

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 723.—SAMEDI, 12 MARS 1898
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — REVERIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 12 MARS 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Jeanne d'Arc devant ses juges, par Firmin Picard.—M. Heath, par Chs-A. Gauvreau, M. P.—Les députés libéraux de Québec en 1883, par F.-L. Desaulniers.—Petite poste en famille.—Poésie : Les voix célestes, par Dr J.-N. Legault.—Nouvelle : La Saint-Hubert, (avec gravures), par Jules Lanos.—Mœurs et coutumes.—Cartes de visite pas banales.—Poésie : Sonnet d'or, par Emil Nelligan.—Nouvelle canadienne : La ceinture de mon oncle, par Louis Fréchette.—Galerie de nos hommes illustres en caricatures.—Poésie : Nos illusions, par B.-H. Séguin.—Causerie, par Gilberte.—Beaux-Arts : Réverie, par F. Picard.—Ecole littéraire.—Description des gravures de mode.—Salle de Gymnase.—L'art culinaire.—Jeux et amusements.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Théâtres.—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Réverie.—Portraits des députés libéraux de Québec en 1883.—Nos hommes politiques en caricature : Son Honneur le maire Préfontaine.—Jeanne d'Arc devant ses juges à Rouen, le 21 février 1431 (double page).—Toilettes pour enfants.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

JEANNE D'ARC DEVANT SES JUGES

(Voir gravure)

Charles VI, le Bien-Aimé, avait perdu la raison : nos lecteurs connaissent le récit terrifiant de l'aventure qui amena cette folie.

Sous son règne, à la fin, les Anglais, profitant du déclin du royaume par les *Bourguignons* et les *Armagnacs*, se rendirent maîtres de presque toute la France, et, après leur victoire d'Azincourt (Pas-de-Calais) forcèrent la France à signer le désastreux traité de Troyes, en 1420, reconnaissant comme souverain de France, Henri V, roi d'Angleterre.

Epoque de honte, de deuil, de sang partout !

Charles VII, en 1422, avait succédé à son père, Charles VI.

D'une indolence sans exemple, il ne rêvait que fêtes et plaisirs, demeurant dans une coupable inactivité bien faite pour amener le désespoir dans toute la France.

Mais Dieu veillait.

Il préparait un enfant, là-bas, au fond de la grande province de l'Est, lui montrant la "grande pitié" qui régnait au royaume au Marie.

Un enfant... et pour mettre le comble à la divinité de son miracle, il prenait cet enfant où nul n'eût osé songer à la soupçonner : c'était une petite fille, c'était la fille d'un homme sans nom, sans histoire.

Il envoya vers cette timide fleur de nos champs—

car la Lorraine est le berceau de ma famille—des habitants du séjour des élus : sainte Marguerite et d'autres, qui lui ordonnèrent de chasser l'Anglais, de délivrer le royaume, de faire sacrer le roi à Reims.

Une enfant, une toute jeune fille !...

Est-ce croyable ?

Mais nous avons, nous, catholiques, la sublime folie de la Croix—cet acte de la sagesse de celui qui est seul Dieu !... Quoi d'étonnant que nous ayons aussi la sublime folie du patriotisme ?

Oh ! comme cela repose des Dreyfus et des Zola !

* * *

Jeanne, à force de prières, de supplications, obtint enfin du capitaine de Vaucouleurs (Meuse), Robert de Beaudricourt, d'être conduite au roi.

Celui-ci, alors à Chinon (Indre-et-Loire), s'était habillé comme les seigneurs de la Cour, et se tenait caché au plus épais d'un groupe. L'un des seigneurs reçut Jeanne, comme s'il eût été le roi :

—Retirez-vous, lui dit-elle, que j'aie à mon roi : car vous n'êtes pas le roi.

Et perçant les rangs étonnés, elle s'arrêta devant Charles VII, fléchit le genou devant lui, et lui dit sa mission. Elle lui dit aussi, à l'oreille, une prière qu'il avait composée lui-même, qu'il récitait chaque soir, et que seul, il connaissait.

Suivant son caractère indécis, le roi chercha quelques jours encore à temporiser.

On était en 1429 : les Anglais cernaient Orléans, il fallait se hâter, ou la ville allait tomber, à son tour, aux mains des habits rouges.

Jeanne fut mise à la tête d'une petite troupe, avec Poton de Xaintrailles, La Hire et autres célèbres capitaines, culbuta l'Anglais, délivra Orléans. Tout fuyait devant elle !

* * *

Après maint combat, mainte victoire, la Vierge de Lorraine, notre douce Jeanne d'Arc, avait résolu de déposer son épée. Le roi était sacré : elle n'avait plus rien à faire. Ses voix ne lui avaient rien ordonné de plus.

Charles VII la supplia si bellement, que la gracieuse héroïne ne put lui résister. Après une courte série de succès et de légers revers, elle fut trahie et livrée aux Anglais, à Compiègne.

Un simulacre de tribunal d'inquisition fut institué à Rouen, par l'ambitieux Cauchon, évêque de Beauvais.

Henri de Beaufort, frère du roi Henri IV d'Angleterre et oncle du roi Henri VI, régnant à l'époque de notre récit, Henri de Beaufort, cardinal anglais, avait, lui aussi, décidé la mort de l'enfant ; il fut un des juges qui la condamnèrent.

Le 21 février 1431, on amena, dans un grand déploiement de troupes, l'enfant désarmée, inoffensive, seule : tout, les Anglais, l'évêque, les prêtres choisis par ce sinistre personnage, tout était contre elle, tous avaient juré sa mort.

Elle arrive au milieu du plus sévère appareil.

Sur son trône, l'évêque, mitre en tête, se penche anxieux vers celle qui a brisé les armes des Anglais, rompu leur puissance ; un regard de haine pour la colombe devant laquelle ont fondu les hordes sangui-naires de Bedford, sous le souffle de laquelle est tombée la valeur guerrière des Talbot et des Suffolk !

L'évêque commence cet interrogatoire qui restera son éternelle honte, et qui soulèvera de dégoût les cœurs bien nés jusqu'à la fin des temps :

—Prêtez serment, sur les Évangiles, de dire toute la vérité sur tout ce en quoi vous serez interrogée.

—Je ne sais de quoi vous me voulez interroger, répond Jeanne. Peut-être me demanderez-vous des choses que je ne vous dirai pas.

—Direz-vous la vérité sur toutes les choses qui vous seront demandées touchant la foi ?

—Sur mon père, sur ma mère, sur tout ce que j'ai fait depuis que j'ai pris le chemin de France, oui, je jurerais. Mais non sur les révélations que j'ai eues, et dont je n'ai parlé qu'à mon roi. De ceci, je ne dirai rien, dût-on me couper la langue ! Mon conseil (ses voix) m'a défendu d'en rien dire à personne. Au reste,

avant huit jours, je saurai bien si je dois la révéler (la vérité).

Des cris, un grand tumulte, accueillent ces réponses. Jeanne est impassible.

L'orage gronde autour d'elle : elle ne s'émeut de rien. On l'injurie, on voudrait se jeter sur elle : elle est là, faible, désarmée, enchaînée comme un malfaiteur. Les yeux au ciel, elle y puise un courage indomptable.

L'évêque redouble d'instances, se fait pressant, insinuant. Il excipe de son pouvoir épiscopal, il prie, il menace : Jeanne reste d'un calme admirable, et maintient sa réserve.

Les genoux en terre, les deux mains sur l'Évangile, elle jure de dire, autant qu'elle le pourra, la vérité, mais seulement sur les choses dont elle serait requise sur la foi.

Exaspéré, l'évêque poursuit :

—Quel est le lieu de votre naissance ?

—Domremy, qui fait un avec Greux. C'est à Greux qu'est la première église.

—Comment se nomment votre père et votre mère ?

—Mon père a nom Jacques d'Arc, ma mère Isabelle.

—Où avez-vous été baptisée ?

—A Domremy.

Elle répond à la question touchant son parrain et sa marraine. Elle dit son âge : elle n'avait que dix-neuf ans !

L'évêque lui ayant demandé ce qu'elle savait :

—J'ai appris, de ma mère, le *Notre Père* ; *Je vous salue, Marie* ; *Je crois en Dieu* ; c'est de ma mère que je tiens ma croyance.

—Dites le *Notre Père* ?

—Je vous le dirai si vous voulez m'entendre en confession.

Réponse vraiment dictée par Dieu, on en conviendra ! Jeanne, qui refuse de reconnaître des juges dans ceux qui la pressent de questions subtiles, leur propose le *tribunal de Dieu*. Son conseil (ses saintes) savait que l'évêque—bientôt suspendu—ne pourrait se trouver digne d'entendre la confession de la douce martyre !

—Mais à des prêtres français que je vous désignerais, diriez-vous, en français, le *Notre Père* ?

—Oui, s'ils m'entendent en confession.

Pour l'intelligence de nos lecteurs, nous dirons que devant les tribunaux pour hérésie, l'accusé devait réciter cette prière. Or, Jeanne avait dit qu'elle n'était pas hérétique, ayant prouvé sa communion avec Rome.

Telle fut cette séance, la première du long et douloureux procès de la sainte héroïne ; séance terrible par l'explosion des sentiments de haine, de méchanceté, de cruauté, qui y retentit.

Que nos bienveillants lecteurs se reportent, par la pensée, aux tourments de nos pauvres frères martyrs d'Acadie : ils auront une idée de la lâcheté des hyènes rouges autour d'une proie sans défense.

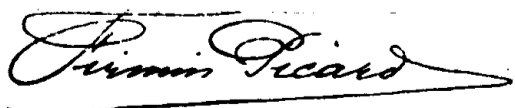
Qu'il me soit permis d'exprimer publiquement à MM. Cadieux et Derome, libraires rue Notre-Dame, toute ma vive gratitude pour leur noble bonté. Nous n'avons pas de bibliothèque publique ici—ce qui est une honte pour Montréal et son conseil municipal : MM. Cadieux et Derome me permettent de fouiller dans leur librairie—la plus belle, la plus complète des bibliothèques de ce genre au Canada.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs, surtout à nos aimables lectrices, que la France est décidée à porter une loi décrétant fête d'obligation pour tout le pays, le deuxième dimanche de mai, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans. Sur la place publique de Rouen où notre invincible et gracieuse petite sainte fut brûlée, la République fera ériger un monument à la douce héroïne, avec cette inscription :

A JEANNE D'ARC

LA FRANCE RECONNAISSANTE



M. HEATH

ET L'ÉVASION DE DODGE ET THELLER

J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, le récit de Patriote au sujet de l'évasion si tourmentée de Dodge et Theller, de la citadelle de Québec, évasion qui aurait dû tenter la plume des poètes, mais qui, j'en suis sûr, va devenir le thème d'une de ces jolies nouvelles comme Firmin Picard sait les broder.

Patriote semble demander des renseignements sur ce M. Heath (dont le nom s'écrit sans l), voulant savoir si c'est le même que celui dont parlent les évadés.

Moi qui l'ai bien connu, alors qu'il était registraire du comté de Témiscouata et demeurait à l'Isle-Verte, ma paroisse natale, après avoir résidé longtemps à Rimouski, et y avoir pratiqué comme notaire, je crois, je puis dire qu'il ne parlait de cette évasion qu'avec déplaisir, tant il avait eu de craintes de payer de sa tête cet acte de bravoure qui lui fait certainement honneur.

Il fallait du courage alors, pour braver ainsi l'autorité anglaise et faire acte de rébellion en face de l'inquisition britannique établie en permanence parmi les Canadiens. Mais la jeunesse a de ces idées grandes qui sont comme les leçons de l'histoire, et c'est encore ce qui nous donne le frisson de l'enthousiasme quand nous lisons ainsi les faits historiques du passé où quel qu'un des nôtres s'est distingué.

Le nom de M. John Heath est intimement lié à l'histoire de 1837-38, et son nom y demeurera à jamais sonnante la loyauté et le courage dans une heure critique et admirable tout à la fois.

Il risquait tout pour tout sauver ; et l'audace *fortuna juvat*, a eu son application en cette occurrence ; mais aussi quels dangers n'a-t-il pas courus dans ce voyage depuis la Pointe-Lévis jusqu'à la frontière ? Oh ! quel soupir de soulagement dut s'exhaler de sa poitrine, lorsqu'enfin il lui fut permis de remettre sains et saufs sur le territoire américain, ces deux jeunes enthousiastes et amants de la liberté, évadés d'une forteresse ennemie après avoir été condamnés à mort pour crime de haute trahison !

Ce travail accompli, cette tâche si noble terminée, il revint au pays pour continuer à y vivre inquiet et troublé, se cachant le jour dans les Erablières de Beaumont et ne sortant la nuit de sa cachette que pour aller chercher des vivres et des provisions aux habitations voisines.

L'amnistie vint mettre un terme à cette vie errante et misérable, et M. John Heath fier de ses exploits, put marcher librement dans les rues de Québec portant haut la tête.

Il est mort à l'Isle-Verte, il y a quelque vingt ans, non sans avoir eu le plaisir de recevoir chez lui la fille aînée de Theller, l'évadé de 1838, qui voulut venir en personne apporter, à celui qui avait conduit son père jusqu'aux lignes américaines, l'expression de sa gratitude personnelle et la reconnaissance éternelle de tous les membres de sa famille.

Il est décédé, laissant deux enfants après lui, que la mort a enlevés jeunes encore : de sorte que le nom de Heath est pour ainsi éteint, du moins quant à la descendance mâle.

J'espère que ces renseignements, qui sont tout à fait personnels, véritablement historiques, seront de nature à satisfaire celui qui se cache—à tort certainement—sous le nom de plume de Patriote dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

Ch. A. Gauvain

M. P.

LES LIBÉRAUX DE QUÉBEC EN 1883

(Voir gravure)

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de publier, avec la gravure qui donne les portraits des députés qui formaient, en 1883, la loyale opposition de Sa Majesté à la législature de Québec, quelques notes sur



Dr Rinfret M. Bernard M. Watts M. Stephens M. Gagnon Dr Cameron M. Demers M. Bernatchez M. Shehyn
M. McShane Dr Laberge Hon. M. Joly M. Irvine M. Mercier Hon. M. Marchand

LES DÉPUTÉS LIBÉRAUX DE QUÉBEC EN 1883

chacun de ces députés. La Chambre d'Assemblée ne comptait alors que soixante-cinq députés. Détail assez curieux, les libéraux de cette époque n'étaient pas plus nombreux que les députés conservateurs à l'assemblée législative sortie du scrutin, au mois de mai dernier. Les chiffres sont tout simplement renversés. L'hon. M. Marchand, qui était alors le chef de la petite phalange libérale, est aujourd'hui le chef du cabinet et commande une majorité toute aussi forte que l'hon. M. Mousseau, chef du cabinet, en 1883.

Que sont devenus les quinze députés libéraux de l'an de grâce 1883 ? Voici. Six sont morts : MM. Mercier, Demers, Dr Cameron, Dr Malouin, Dr Laberge et M. Irvine. Cinq ont quitté l'arène politique de Québec : l'hon. Sir Henri-Joly de Lotbinière, est devenu membre du gouvernement de Sir W. Laurier ; M. Gagnon a accepté le poste de shérif de Québec ; M. McShane est retourné à ses affaires privées ; M. Bernard n'a plus été candidat et M. Bernatchez a été défait, aux récentes élections générales, par un autre candidat libéral, M. Lislois. Enfin, quatre de ces députés siègent encore dans l'enceinte parlementaire : l'hon. M. Marchand est premier ministre, les hon. MM. G.-W. Stephens et Jos. Shehyn sont ministres sans portefeuille, et M. W.-J. Watts est encore député de Drummond, après avoir été absent du parlement pendant quelques années.

De tous les députés actuels de Québec, l'hon. M. Marchand est le seul qui occupe un siège depuis le régime de la Confédération, en 1867. Détail plus curieux encore, il a constamment représenté, depuis 1867, son fidèle comté de St-Jean. De tous les hommes politiques du Canada, il est le seul qui puisse se glorifier d'un pareil honneur, qui n'est pas un mince honneur, assurément.

Depuis 1867, l'hon. M. Marchand a toujours subi la fortune de son parti. Rarement au timon des affaires, plus souvent dans les froides régions de l'opposition, le premier ministre actuel a constamment donné l'exemple du courage et de l'énergie. Il connaît, plus que personne, la signification du dicton : patience et longueur de temps valent mieux que rigueur et violence. Il recueille, aujourd'hui, les fruits de ses longs travaux passés.

Ces jours derniers, la ville de Québec donnait un grand banquet à l'hon. M. Marchand, à l'occasion du trentième anniversaire de son entrée dans la vie politique. Plusieurs conservateurs marquants s'étaient joints aux libéraux pour donner plus d'éclat à la fête.

C'était un bien joli témoignage de reconnaissance décerné au chef actuel du gouvernement de Québec.

Dernier mot, avant de finir cette note. Qui, en 1883, aurait pensé que la petite phalange libérale se tenant étroitement unie aux côtés de l'hon. M. Marchand, aurait, aujourd'hui, les honneurs du pouvoir suprême ? Il est vrai de dire que la grande victoire libérale de 1897 a été une surprise, non seulement pour les conservateurs seuls, mais aussi pour les libéraux. Le scrutin est, plus que jamais, une véritable boîte à surprises.

F.-L. DESAULNIERS.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Dr J.-R. P., Charlemagne.—Vous auriez tort, croyez-moi, de ne pas cultiver la Muse. Même pour un médecin, c'est un doux passe-temps ; cela repose—tout en élevant l'âme.—Nous publierons bientôt.

J.-N. L., Saint-Henri.—Nous avons reçu votre jolie page.—Voulez-vous bien nous envoyer la photographie

Mlle Ada.—Vous avez raison de continuer. J'ai parcouru ce que vous avez envoyé, c'est bien. Je vous écrirai. Je ne m'étais donc pas trompé quant à l'âge.

Mlle Fabiola, Longueuil.—Vos réflexions sont très belles, et surtout très chrétiennes : ce qui est le principal, croyez-le bien. Étudiez bien les grands écrivains, afin de former votre style, et attachez-vous à écrire bien correctement.

Mlle Antonine, Trois-Rivières.—Nous publierons, certes, ces touchantes lignes. Rien n'émeut comme de voir des enfants aimer leur mère : ces enfants savent aimer Dieu, le quatrième commandement ne pouvant être que la conséquence logique des premiers.

Georges L., Manchester.—Nous aurions été heureux de publier votre essai : mais il n'y a aucune règle de poésie observée ; vous savez que nous ne voudrions pas vous voir ridiculiser.

Les enfants d'aujourd'hui ne savent plus remercier.—A. DUMAS, fils.

Il est une espèce de haine qui ne s'éteint jamais : c'est celle que la supériorité inspire à la médiocrité.—G. FLAUBERT.

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

LES BERGERS (prosternés)

Quel éclatant prestige
Vient éblouir nos yeux !
Quel sublime prodige
Vient d'envahir les cieux !
Venez-vous nous prédire un miracle céleste,
Ou venez-vous prévoir un dévouement funeste ?

DEUX ANGES (apparaissant)

Aujourd'hui, le soleil brillera glorieux,
Car un Dieu vous est né, puissant et radieux !
Il sera, sur la terre, appelé l'Admirable,
Le Prince de la Paix et le Fils immuable :
Son règne précieux n'aura jamais de fin
Sans se laisser jamais d'être un règne divin !
Oui, timides bergers, Dieu vous offre sa gloire,
Et, dans ce frère enfant, vous donne la victoire

Et sur l'enfer,
Que le désespoir rouge ;
Sur Lucifer,
Le père du mensonge.

Bergers, à Bethléem, vous verrez cet enfant
Dormant dans une crèche, heureux et triomphant.
Sa mère, le berçant dans ses modestes langes,
Reçoit avec amour les cantiques des anges.

LES ANGES (chœur invisible)

Gloria !... Gloire à Dieu, qui vainc le noir enfer ;
Qui chasse au loin la mort, l'envieux Lucifer.
Prenant l'humanité d'un indigent esclave,
Le Souverain du ciel, pour recueillir l'épave
D'un monde malheureux, s'est exilé pour vous ;
De son trône céleste Il calme le courroux.
Sa grâce est descendue en une chaste mère,
Et le sein d'une Vierge a conçu ce Mystère
Qu'autrefois Il avait promis à vos aïeux
Oubliant leur Auteur, péchant contre les cieux.

Gloria !... Gloire à Dieu. Nos célestes cantiques
Éclatent dans la joie, et nos cœurs angéliques,
Descendus sur la terre, annonçant notre Roi,
Répètent nos refrains tout palpitants d'émotion.
Bergers, tendres bergers, connaissant votre zèle,
Nous vous en annonçons la première nouvelle.
Tout près de Bethléem, vous trouverez l'enfant
Dormant dans une crèche, heureux et triomphant.
Sa mère, le berçant dans ses modestes langes,
Attend avec amour les cantiques des anges.

(Le chœur s'éteint graduellement.)

Gloria !... Gloire à Dieu,
A notre auguste Père !
Puix en ce lieu,
Aux hommes de la terre !
Allons chanter Jésus :
Bergers, ne chantez plus
Les fleurs de la prairie.

LES BERGERS (chœur)

Allons à Bethléem voir cet enfant divin
Annoncé par les anges ;
Bergers, heureux bergers, chantons un doux refrain,
Et formons nos phalanges.

Que nos langues annoncent
Ce Dieu-Sauveur,
Et que nos chants dénoncent
Cette faveur.

Des anges voici la promesse :
" Un enfant vous est né,
" Un Dieu vous est donné
" Ramenant enfin l'allégresse.
" Cet enfant reposant
" Sur le sein de sa mère,
" D'un sourire séduisant
" Soulage la misère. "

(Le chœur s'éteint graduellement.)

Allons à Bethléem voir cet enfant divin
Annoncé par les anges ;
Bergers, heureux bergers, chantons un doux refrain,
Et formons nos phalanges.

LA CRÈCHE

LES ANGES (chœur, en adoration)

Gloria !... Gloire à Dieu, gloire au plus haut des cieux !
Gloire à l'Enfant-Sauveur : sa paix règne en tous lieux.
Nous vous louons, Seigneur, en cette heureuse enceinte ;
Nous adorons, tremblants, votre divin pouvoir
Et nous glorifions ce Sauveur plein d'espoir.
O Dieu, nous bénissons votre volonté sainte.

(1) Tous droits réservés.

Le Seigneur a laissé
Son palais délectable,
Pour le trône glacé
D'une modeste étable !

UN ANGE

Le Verbe s'est fait chair
Pour habiter le monde ;
Lui, le Roi de l'éther !
Lui, la force féconde !
Nous adorons son doux et saint amour ;
Aux cieux, déjà, nous avons vu sa gloire.
Nous vous louons, Mystère de ce jour,
Donnant à l'homme une noble victoire.

LES ANGES (chœur)

Le Seigneur a laissé
Son palais délectable,
Pour le trône glacé
D'une modeste étable !

UN ANGE

Frères, chantons encor
La divine Marie
Qui reçut ce trésor
En son âme attendrie.
O Vierge-Mère, agitant sur ton sein
Ce frère enfant, ce Soleil d'espérance,
Rappelle-toi qu'Il est ce Souverain
Dont Gabriel l'annonçait la naissance !

LES ANGES (chœur)

Mère, berce ton fils
Dans sa crèche modeste ;
Berce, de tes sourires,
Jésus, l'Enfant céleste !

UN ANGE

O toi, son noble époux,
Toi, son aimable père,
Qui reçus à genoux
Ce merveilleux Mystère,
Dieu te commet Jésus-Enfant, son Fils,
Qu'il donne au monde, et sa mère divine ;
Puis, dans le ciel, si tu restes soumis,
Tu brilleras sur la sainte colline.

LES ANGES (chœur)

Le Seigneur a laissé
Son palais délectable
Pour le trône glacé
D'une modeste étable.

D. J. de Legault

(A suivre)

LA SAINT-HUBERT

(Suite et fin)

La Saint-Hubert tombe le 3 novembre. C'est grande fête dans le monde des chasseurs. Dorsan invite à l'occasion tous ses amis de la ville et de la campagne, les régale d'une chasse en règle sur sa terre des Bouillées et au delà dans la forêt. Wladimir a disparu des environs depuis l'aventure des petits poissons. Le capitaine Neville, par contre, est là, le monocle incrusté dans l'œil droit, et le chirurgien-major, l'homme chic, et les Bostonais.

On est à la veille de la Saint-Hubert. On soupe ; on raille M. Dorsan.

—Il faudra qu'on vous baptise " Bredouille," dit un vieux camarade. Comment, rien abattu aujourd'hui encore ?

—Rien, ma foi, rien.

—Combien de pièces avez-vous apportées depuis l'ouverture de la chasse ? dit un autre.

—C'est vrai que je n'ai pas de chance !

—Oh ! oui, interpose le major, vous avez mis du plomb sous l'aile d'un canard sauvage...

—Qui s'était égaré un peu trop loin du moulin de la Valette, insinua un autre convive.

Dorsan prit la parole :

—Messieurs, jusqu'à ce jour, j'ai accepté qu'on se moque de moi ; la guigne s'en mêlant, saint Hubert ne me traitait pas mieux qu'un vulgaire braconnier, mais, mes jours d'épreuve sont finis. J'ai rêvé que le

patron que nous honorons avait enfin exaucé mes prières, et que, dorénavant, le plus habile d'entre vous ne me rendra pas de points, que vous me jalousez tous, qu'en un mot les rôles sont renversés et que je rirai bien, riant le dernier.

—Nous verrons, nous verrons, s'écrièrent les convives en chœur.

—Y a-t-il un gage, demanda le capitaine Neville ?

—Peut-être ! dit mollement Dorsan. Il ne faut pas discuter les affaires de foi. Et, levant son verre : A votre santé, mes amis !

Dorsan aimait passionnément la chasse, mais dernièrement, depuis deux ans, il était en guignon, et sa malchance devenait légendaire. Il se faisait lourd ; la main perdait de sa prestesse ; l'œil s'embrumait. Dorsan aurait gaspillé une fortune pour recouvrer un peu du renom qu'il s'était acquis autrefois comme chasseur émérite. Donc, il fallait, le lendemain, reconquérir ses lauriers. Mais comment ? Saint Hubert lui était apparu : fort bien. Un petit mensonge joyeux pour se dépêtrer ne tire pas à conséquence. Mais comment arrangerait-il cela ?

Le matin de la Saint-Hubert, joyeux et pimpants dans l'air frisquet, les amis de Dorsan piétinent dans la cour en attendant le signal du départ.

C'est Marfa qui le donne en criant de sa fenêtre :

—Bonne chance, messieurs.

Dorsan était décidé à vaincre ou à mourir.

—Est-ce que saint Hubert vous est apparu de nouveau la nuit dernière ? lui demandèrent ses amis.

Dorsan ne répondit pas, mais sauta la haie du champ voisin. On était arrivé à une région giboyeuse. Chacun devait travailler pour soi.

Dorsan battit en vain les buissons, interrogea la profondeur des fourrés, tira trente coups de fusil en l'air et dans les branches des arbres. Pas un lièvre, un lapin, une grive, un écureuil. N'exagérons pas, il vit tout cela, mais son fusil ratait, ou bien il visait mal, ou le gibier était hors de vue avant qu'il eût épaulé, ou il le criblait de plomb, mais la maudite bête allait mourir plus loin dans quelque fossé, sous quelque touffe d'herbe. Bref, il perdait sa proie, et c'était tout comme s'il ne l'avait point touchée.

La journée se passa ainsi en déboires continuels. Dorsan mourait de faim. Il avait oublié de manger. Il était quatre heures et la nuit allait venir. Désespéré, il s'affala au revers d'une berge, ouvrit sa carnassière, en tira des provisions et se mit à grignoter un biscuit et un morceau de fromage. Il en était là, lorsqu'il lui sembla entendre quelqu'un ou quelque chose qui marchait en remuant les feuilles. Il se fit petit, aussi petit que possible derrière la haie vive qui le cachait. Comme on le blagueraient ce soir ! Il se serait voulu à cent pieds sous terre. Tout à coup, il eut comme la sensation d'un courant d'air à hauteur de son cou, il sentit l'haleine d'une bête qui le reniflait. En se re-



Dessin de E. J. Massicotte.

IL VIT LES DEUX GRANDS YEUX D'UN LEVRIER

tournant, il vit braqués sur lui les deux grands yeux flamboyants d'un lévrier. A l'instant, quelqu'un qui regardait par-dessus les épines de la haie, un chasseur



Desin de M. J. Massicotte

BONNE CHANCE MESSIEURS, CRIA MARFA.—Page 724, col. 3

de visage frais et jeune, la gibecière rebondie, le canon du fusil renversé, bien pris dans sa vareuse de velours, lui disait—: Pardon, excuse, monsieur, vous serait-il arrivé du malheur?—C'était la voix de Wladimir. C'était Wladimir.

—Du malheur ! Je crois bien. Le malheur, c'est que je deviens aveugle, que la main me tremble, que ce maudit fusil rate comme une arquebuse ! C'est à se flanquer du plomb dans la tête !!

—Calmez-vous, M. Dorsan, je vous prie. Je ne vous avais pas reconnu d'abord. Voudriez-vous m'obliger un tant soit peu ? J'ai eu de la chance aujourd'hui, moi. Tenez.—Je crois moi-même que quelques-unes de ces pièces vous appartiennent, je les ai tirées sur votre propriété et mon chien m'en a apporté d'autres encore chaudes que je suis sûr de n'avoir point abattues. Donc la moitié de cette carnassière est à vous.

—Wladimir, mon cher voisin, vous n'y songez pas... moi qui... Sacrebleu ! Oh ! oh !

Le pauvre Dorsan s'était levé d'un bond, écarquillait de grands yeux, suffoquait.

—C'est à vous, je vous dis, répéta Tournebief en tirant de son sac et les fourrant dans celui du père de Marfa, un lièvre, trois perdrix, une bécasse et un coq de bruyère.

—Je ne puis accepter, répétait Dorsan mollement. Après le... Non, c'est trop de bonté. Eh bien, oui, à une condition je les garde : vous viendrez chez moi ce soir.

—Si vous insistez, appuya Tournebief, j'irai. Mais alors à une condition, je ne veux pas qu'on sache que je me suis permis de relever votre gibier—

—Ma parole d'honneur, M. Tournebief.

* *

A la nuit tombante les chasseurs rentrèrent l'un après l'autre, la mine longue comme ça. Jamais de la vie, ils n'avaient fait si pauvre journée.

Le capitaine avait cassé son lorgnon, le chirurgien-major déchiré sa veste et son pantalon en passant entre les fils barbelés d'une clôture ; les Bostonais avaient terrifié l'univers des bêtes, mais sans beaucoup de dommage comme c'est en toute chose l'habitude dans leur pays ; le vieil ami avait noyé sa poudre en s'allongeant dans un ruisseau. Aucun d'eux ne rapportait le moindre petit morceau

De mouche ou de vermisseau.

Enfin Dorsan parut ployant sous le faix. On se précipita à sa rencontre, tâta son sac, en arracha le contenu, s'assura qu'il n'y avait pas de fraude. Enfin, on convint que Saint-Hubert y était pour quelque chose et, enlevé à bout de bras, rayonnant, croyant que c'était arrivé, Dorsan fut porté en triomphe à la salle à manger où le souper fumait sur la table.

Le nom de "Bredouille" ne fut pas prononcé de la soirée, mais il était évident que Dorsan jouissait grandement de la déconfiture de ses amis. Maintes fois il se fit répéter leurs aventures. Il ne doutait plus de rien. Tournebief était là. Il était même arrivé avant tous les autres et avait fait part à Marfa de l'invitation paternelle.

A table il se mêla à la conversation, admira le poil et la plume de son voisin mais ne souffla mot de l'aventure que nous savons. Il n'avait tiré que quelques coups de fusil au petit jour à l'orée des bois sur la rivière Louise et avait flâné le reste du temps.

Dorsan était d'humeur charmante, il riait, il semblaient, il versait des rasades doubles. Il appela Marfa et lui fit jouer du piano, prit Wladimir par le bras et le plantant près de sa fille l'invita à chanter comme de coutume, n'importe quoi.

"En roulant ma boule," si ça lui plaisait ! Tournebief n'avait pas de rancune ; il fit avec bonne grâce tout ce que Dorsan voulait.

Comme il allait se retirer, ce dernier le rejoignit dans le vaste hall et lui souffla à l'oreille :

—Demain, à la même place.

Toute une semaine, la même scène se reproduisit, à part le désespoir de Dorsan ; toute une semaine Dorsan prouva que saint Hubert lui était propice ; toute une semaine il rit sous cape de la bonne aventure.

Wladimir, cependant, se fatiguait de ce rôle subalterne : les jeunes gens n'ont guère de consistance.

Un soir que Dorsan le congédiait avec le même : "Demain, à la même place que vous savez," Tournebief répondit :

—Mon cher voisin, je me considérerais comme trop heureux de continuer mes faibles services près de vous, mais, je n'en ai plus la force morale. Il me faut rencontrer Mlle Dorsan tous les soirs, pour laquelle vous n'ignorez pas mes sentiments, et cela me brise le cœur,

et je vous dois, à vous et à elle, de me tenir à l'écart. Je pars pour une tournée dans le Sud et, pas plus tard que demain, je file vers la Nouvelle-Orléans, ou la Californie ou la Caroline.

Vous auriez dit un homme assommé.

—Impossible, balbutia Dorsan. Il ne faut pas y songer. Ma réputation avant tout. Wladimir, mon garçon, il n'y a pas moyen de se passer de vous. Restez jusqu'à la fermeture de la chasse, alors je vous laisserai partir pour le Sud avec Marfa—avec votre femme.

Du coup, ça y est. Tournebief embrasse le protégé de saint Hubert à l'étouffer.

ès le lendemain, on annonçait le mariage de Wladimir Tournebief et de Marfa Dorsan, pendant la semaine des Rois.

—L'alliance russe ! remarqua Neville en se vissant le monocle dans l'œil.

Dorsan reluqua son futur gendre avec un petit rire fûté. Lui seul connaissait les dessous de la politique.

Julien Lamy

MŒURS ET COUTUMES

LE SALUT DANS LE MOSSI

Comme bizarrerie et étrangeté, les coutumes du Mossi ne le cèdent point à celles des autres régions du Soudan. Le chef, roi ou "naba" Boukary, est vêtu d'une longue culotte en étoffe bleu foncé rayée de blanc ; le bas des jambes, cylindrique sur une hauteur de 8 pouces, est brodé en soie solférino, et les jambes sont ornées d'arabesques en soie de même couleur. Sa coussabe est d'une très belle teinte d'indigo. Un bonnet noir, forme chéchia, sur le devant duquel sont attachés un anneau d'argent et une amulette renfermée dans un morceau de peau de chat-tigre, complète la tenue du naba. Il est chaussé de jolies babouches rouges et porte un énorme bracelet d'argent.

Assis sur une natte, il a en permanence à sa droite et prosterné devant lui un esclave qui lui présente une petite calebasse de dolo, recouverte d'un couvercle en vannerie. Lorsque Boukary veut boire, il touche du doigt l'échanson, qui, après avoir bu quelques gorgées, lui offre la calebasse. Pendant que le naba boit, tous les assistants claquent des doigts en tenant les mains près de terre. De même quand il daigne éternuer, se moucher ou cracher.

Les gens se présentent devant le naba et le saluent suivant un cérémonial spécial. Arrivés en rampant à quelques pas de l'endroit où est assis Boukary, les Mossi, tête découverte, se jettent face contre terre et frappent trois fois le sol, des deux coudes, l'avant-bras vertical et l'index ouvert. Puis ils se frottent les mains en faisant lentement le mouvement d'une personne qui écrase de la pommade ; ils frappent encore trois fois la terre avec leurs coudes et restent dans cette position jusqu'à ce qu'on les renvoie.

Tout le monde salue le naba de la même façon, même son propre frère. Les musulmans un peu influents seuls sont dispensés de ces génuflexions. Ils s'approchent timidement de sa royale personne, mais sont tenus quittes de toute cérémonie en récitant une prière.

CARTES DE VISITES PAS BANALES

En Corée, les cartes de visite ont un pied carré ! Les sauvages du Dahomey s'annoncent mutuellement leurs visites au moyen d'une planchette de bois ou d'une branche d'arbre sculptée avec art. Le visiteur se fait précéder par ces objets qu'il reprend lors de son départ, et qui probablement lui servent pendant des années.

Les natifs du Sumatra ont aussi une carte de visite composée d'un morceau de bois d'environ 12 pouces de longueur, orné d'un nœud en paille et d'un couteau. Franchement, notre Bristol est plus portatif.

SONNET D'OR

*Dans le soir triomphal la froidure agonise
Et les frissons divins du printemps ont surgi ;
L'Hiver n'est plus, vivat ! car l'Avril bostangi,
Du grand sérail de Flore, a repris la maîtrise.*

*Certe, ouvre ta persienne, et que cet air qui grise,
Se mêlant aux reflets d'un ciel pur et rougi
Rôde dans le boudoir où notre amour régit
Avec les sons mourants, que ton luth improvise.*

*Allègre, Yvette, allègre, et crois-moi : j'aime mieux
Me griser du chant d'or de ces oiseaux joyeux,
Que d'entendre gémir ton grand clavier d'ivoire,*

*Allons rêver, au parc, verdi sous le dégel :
Et là tu me diras si leur Avril de gloire
Ne vaut pas en effet tout Mozart et Haendel.*

Emil Nelligan

NOUVELLE CANADIENNE

LA CEINTURE DE MON ONCLE

A Lévis, le long du fleuve, à environ une demi-lieue en amont de l'église Notre-Dame, au pied des hautes falaises couronnées de pins qui s'avancent en promontoires dénudés ou se creusent en anses pittoresquement ombreuses, côte à côte avec les rails du Grand-Tronc et de l'Intercolonial, et suivant les sinuosités de l'escarpement, s'allonge une route bordée de maisonnettes dont la double rangée se brise, par-ci par-là, pour faire place à quelques gracieux cottages et même à d'assez luxueuses villas, encadrées dans la verdure.

Sur une longueur d'à peu près un mille, cette route s'appelaient autrefois les Chantiers.

J'ai passé là ma première jeunesse, ou plutôt mon enfance, car j'en suis parti à l'âge de dix ans — pour, hélas ! pérégriner un peu toute ma vie, à la recherche de la branche où la Providence me réservait de bâtir définitivement mon nid.

Au point où s'élevait notre demeure, à moitié dérobée sous le dôme ogival de grands ormes chevelus, le chemin bifurquait — chemin d'hiver et chemin d'été — pour aller se rejoindre un peu plus haut, laissant, à quelques centaines de mètres de chez nous, un espace intermédiaire où les grandes marées du printemps et de l'automne poussaient des amas de copeaux et de longs espars, pêle-mêle avec de vieilles souches, des débris de trains de bois et autres épaves, qui pourrissaient là sous la pluie, la neige et le soleil.

Tout vis-à-vis, le rocher abrupt — le Cap, comme nous l'appelions — se déboisait et montait à pic, menaçant et nu, jusqu'à sa cime, où, parmi les broussailles, des troncs secs et rabougris surplombaient dans le vide.

Ce lieu était tragique.

Le souvenir d'une catastrophe s'y rattachait.

Un jour d'hiver, pendant que sa mère était allée querir un seau d'eau à la fontaine voisine, un enfant de deux ans y avait été enseveli sous les débris d'une maison écrasée par une avalanche.

La maison avait été rebâtie ailleurs, mais l'emplacement, où des restes de construction se voyaient encore, avait gardé mauvaise réputation.

Ceux qui passaient là, le soir, faisaient un détour, ou tout au moins ne pouvaient s'empêcher de hâter singulièrement le pas.

Dame, il y avait de quoi.

Quand la nuit était bien opaque, on voyait là, dissit-on, une chose extraordinaire.

Un petit cercueil d'enfant, avec un cierge allumé, qui apparaissait tout à coup, et s'évanouissait de même.

Le curé, à qui l'on avait rapporté le fait, s'était mis à rire. Mon père aussi. Mais nombre de personnes, qui paraissaient sincères et qui passaient pour dignes

de foi, affirmaient la chose avec tant de persistance que cela me donnait à songer.

On avait beau les traiter de fous et d'illuminés ; on avait beau se moquer de leurs "imagination chimériques", ma propre imagination aidant, je n'étais pas sans avoir mes doutes, et sans me promettre à part moi d'être un jour — ou plutôt une nuit — assez hardi pour les éclaircir.

L'occasion s'en présenta bientôt.

Ce fut un oncle à moi qui me la fournit toute faite, et je m'empressai de la saisir aux cheveux.

Cet oncle était un brave garçon de dix-huit à dix-neuf ans, qui achevait ses études au petit séminaire de Québec, et qui grâce à sa bonne nature, à son caractère jovial, à son talent pour la musique et la chansonnette, jouissait dans ma famille d'une popularité aussi générale que bien méritée.

A mes yeux surtout, l'oncle Fortunat était un de ces êtres supérieurs et exceptionnels devant qui l'humanité tout entière n'avait qu'à s'incliner.

Tête bouclée, beau, fort, habile à tous les jeux, dessinant un chien, une vache ou un cheval en deux coups de crayon, flûtiste sans pareil, savant — oh savant ! il parlait latin et pouvait dire combien de jours contenait chaque mois de l'année, rien qu'à se tâter les joints — il était pour moi une espèce de dieu sur un signe de qui j'aurais mangé du fer rouge ou enfoncé ma tête dans la gueule d'un tigre.

En outre, son uniforme de collégien me jetait dans l'extase.

La redingote bleue à nervures blanches — le capot, comme cela s'appelle dans les collèges — était pour moi un sujet d'admiration sans borne ; et je ne touchais qu'avec respect à la longue frange soyeuse qui flottait au nœud de son ceinturon vert.

Ce ceinturon vert, plus que tout le reste, m'éblouissait.

De temps en temps, l'oncle venait passer un jour de congé auprès de sa sœur — qui était ma mère.

Ce jour de congé représentait pour moi l'idéal du bonheur.

J'aurais eu les cent yeux d'Argus, que je n'en aurais pas eu assez pour contempler ce personnage incomparable dont j'avais l'honneur d'être le neveu.

Or, dans la circonstance dont il s'agit — par quel hasard, je n'en sais rien ; c'était peut-être pendant les vacances — la visite, à ma grande délectation, avait duré toute une semaine.

Jugez de mon ravissement.

Un soir, nous étions tous autour de la table de la salle à manger, où, le couvert enlevé, l'oncle exécutait, avec un paquet de cartes à jouer, des tours de passe-passe qui n'étaient pas loin de lui faire une réputation de véritable sorcier, lorsque Pierre, le cocher, entra dans la pièce comme une trombe.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-il en s'adressant à mon père ; monsieur ! je l'ai vu comme je vous vois !... Oui, le cercueil !... avec le cierge !... Là-bas, oui ; sur l'emplacement de la vieille maison... Monsieur, ne riez pas ; non !... je veux mourir tout de suite si je mens !... Vrai, je l'ai vu... avec une grande femme blanche à genoux... Mon Dieu ! mon Dieu !

Et le pauvre diable était là, tremblant comme une feuille, à bout d'haleine, une pâleur mortelle sur figure, marchant autour de la table en répétant sur un ton et avec un air de sincérité dont je me souviens encore :

— Je l'ai vu ! je l'ai vu !... Allez-y, et vous le verrez vous-même !

— Pierre, dit mon père, d'où venez-vous quand vous avez vu cela ?

— De chez M. Nolet.

— Vous y avez bu un coup de trop ; allez vous coucher !

Nous éclatâmes de rire, naturellement.

Pierre se retira en balbutiant :

— J'ai hâte que mon mois soit fini ; c'est pas de sitôt qu'on me reprendra à m'engager dans des cantons pareils !

Il serait oiseux de rapporter ici les réflexions plus ou moins ironiques que fit naître ce burlesque inci-

dent, et dont le pauvre Pierre — qui, à dire le vrai, n'avait pas inventé la poudre — fut la victime.

Disons tout de suite que, deux heures après, je dormais comme tous les gosses de cet âge, les poings fermés, lorsque quelque chose légèrement appuyé sur mon épaule me fit asseoir sur mon lit.

Mon oncle était devant moi, une bougie à la main et un doigt sur la bouche.

— Louis, me dit-il tout bas, veux-tu venir avec moi ?

— Oui, répondis-je sans hésiter et en me frottant les yeux, où ça ?

— Voir ce cercueil !

Le mot me fit passer un frisson dans le dos ; mais, je l'ai dit, cette histoire m'intriguait et je désirais depuis longtemps en avoir le cœur net.

Je l'ai donné à entendre aussi, avec mon oncle je ne discutais pas.

En deux secondes, je fus habillé et prêt à le suivre.

Nous ouvrimus une fenêtre avec toutes les précautions voulues ; et, nous aidant des pieds et des mains, nous nous échappâmes par la toiture d'un apprentis adossé à la cuisine, sans trop nous préoccuper de savoir si nous pourrions revenir par le même chemin.

Au pied de ces hautes falaises boisées, la nuit est toujours épaisse ; mais le firmament s'éclairait de nombreuses étoiles ; et le Saint-Laurent était là, à notre droite, qui nous envoyait ses miroitements et ses réverbescences vagues.

Sans y voir très clair, nous pouvions assez facilement distinguer les objets et nous orienter sans peine.

Un calme intense pesait partout.

Pas une brise ne bruissait dans la cime des arbres ; pas un souffle jaseur ne se faufilait dans l'enchevêtrement des ramilles.

Nous entendions même le chuchotement du fleuve, dont le courant se brisait à l'angle des quais et sur les chaînes des estacades, avec de petits gloglous monotones très doux et très lointains.

Mon oncle était en tenue, soigneusement ceinturé ; et, à la lueur de la bougie que nous avions eu le soin d'éteindre avant de franchir la fenêtre, j'avais pu voir sa belle tête rayonner d'audace et toute sa personne respirer cet air de crânerie imposante qui — on le dit du moins — caractérise les chercheurs d'aventures.

— Conduis moi, fit-il, en me prenant par la main, et n'aie pas peur !

Peur, quand mon oncle était là, allons donc ! J'aurais défié, à ses côtés, tous les diables de l'enfer et tous les spectres de la création.

— Marchons ! répondis-je.

En deux minutes nous fûmes sur les lieux, en face de l'emplacement qu'avait occupé la maison fatale, et où l'on voyait encore émerger de terre des restes de maçonnerie ayant fait partie des fondations.

Le premier coup d'œil nous cloua sur place.

Une sensation d'étranglement me saisit à la gorge ; un frisson glacial me courut jusque dans la racine des cheveux ; je lâchai la main de mon oncle qui se crispait sous la mienne, et, retenant un cri, je m'attachai désespérément à son ceinturon.

Nous avions devant les yeux quelque chose de terrifiant.

Le petit cercueil était là, noir, entre une lueur bleuâtre qui paraissait être celle d'un cierge allumé, et la forme d'une grande femme grise à genoux et penchée dans l'attitude de la prière et de la désolation.

Un enfant de neuf ans pouvait frissonner à moins, convenons-en.

— Il ne faut pas avoir peur, Louis ! me répéta mon oncle.

Et, m'entraînant tout droit vers la fantastique apparition :

— Tu vas voir, ajouta-t-il, ce que c'est que les fantômes et les revenants !

Je m'étais laissé faire sans trop de résistance, tant ma confiance en lui était puissante.

— Tiens, me dit mon oncle en riant, regarde ça, petit fou !

Et il me mettait dans les mains un morceau de bois pourri qui jetait une blanche lueur dans l'ombre.

— Le voilà, le cierge !... Et puis, tiens encore ; le

voilà, le cercueil !... Et la femme en prière, la voilà ! Es-tu satisfait ?

En même temps, il enfonçait son pied dans l'ouverture noire d'un soupirail, qui avait exactement les proportions d'une bière d'enfant, et qui trouait la muraille grise à quelques dix-huit pouces du sol ; puis, d'un geste brusque, il attirait à nous une vieille voile de canot qu'on avait accrochée au mur pour la faire sécher.

A mesure que je comprenais, mes nerfs se détendaient, naturellement.

Tout à coup, j'éclatai de rire : je venais d'oublier ma propre frayeur pour songer à celle de Pierre, dont la figure décomposée me revenait à l'esprit avec son expression de terreur comique.

—Maintenant, à la maison ! me dit mon oncle. Que cela te démontre une fois pour toutes qu'il ne faut jamais croire à ces blagues de revenants et d'apparitions.

Et, frayant sa route à travers les décombres, il ajouta en me serrant vigoureusement la main :

—Il ne faut jamais avoir peur, vois-tu ; jamais ! Il n'y a que les imbéciles...

Il s'arrêta : un bruit de pas venait de se faire entendre derrière nous.

Nous nous retournâmes.

Il n'y avait personne.

—As-tu entendu ? fit mon oncle.

—Oui.

—Des pas ?

—Oui.

—Bah, ce n'est rien, dit-il, en se remettant en route.

Mais il s'arrêta de nouveau.

Il n'y avait point à en douter, des pas s'emboîtaient derrière les nôtres.

Je ne songeais plus à Pierre, et je n'avais plus la moindre envie de rire de sa figure bouleversée.

Mon oncle se retourna comme la première fois.

Je l'imitai.

Sur mon âme, on voyait parfaitement à plus de vingt pas ; et — c'était renversant — il n'y avait rien, absolument rien.

Je sentis la main de mon oncle trembler légèrement sur la mienne.

Il reprit sa marche néanmoins, — pendant que, derrière nous et tout près, l'effrayante chose invisible qui nous suivait reprenait, elle aussi, sa marche sautillante à travers les brindilles de copeaux et les feuilles sèches.

—Louis, me dit mon oncle, avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de dissimuler, tu n'as pas peur ?

—Non.

—Il ne faut jamais avoir peur, tu sais ; jamais !

Instinctivement, toutefois, nous hâtâmes le pas.

Spectre ou non, ce qui nous suivait fit de même.

Alors, réellement affolés, nous prîmes notre course.

Horreur ! quelqu'un galopait sur nos talons.

Nous approchions de la maison heureusement ; mais, au moment où nous allions toucher la porte, un cri d'épouvante folle, un cri d'indicible angoisse retentit dans la nuit, et mon pauvre oncle s'affaissa comme une masse sur le seuil, m'entraînant avec lui dans sa chute.

Grand brouhaha dans la maison, comme on le pense bien.

Le cri avait éveillé mon père en sursaut. Il accourut, et stupéfait, nous releva tous deux plus morts que vifs.

—Vous êtes allés là, je parie... Et c'est donc vrai, mon Dieu ! balbutia-t-il, la pâleur aux lèvres, en voyant notre effarement.

—Où est-il ? s'écria mon oncle en revenant à lui.

—Qui ?

—L'homme... la chose... enfin ce qui nous poursuivait !

—Ce qui vous poursuivait... ?

—Oui, le spectre !

—Allons donc !

—Devant Dieu, fit mon oncle : je ne mens pas, et je n'ai pas rêvé. Demandez plutôt à Louis.

—Oui, affirmai-je, quelqu'un d'invisible nous a suivis, papa ; je suis prêt à le jurer sur l'Évangile.

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRÉS EN CARICATURES

PAR EDMOND-J. MASSICOTTE



SON HONNEUR LE MAIRE PRÉFONTAINE

—Vous êtes fous ?

—Fous ! s'écria mon oncle : il m'a même touché, le spectre ; juste au moment où j'allais atteindre l'entrée. C'est à cet instant que j'ai crié. J'ai senti un bras qui m'entourait la hanche, comme ceci, tenez !

Et ayant joint le geste à la parole, il s'arrêta avec un mouvement d'ennui, intrigué.

—Bon, fit-il, autre chose ; voilà que j'ai perdu ma ceinture maintenant...

—Ta ceinture ? dit mon père ; ce doit être ce que j'ai cru voir serpenter, il y a un instant sur les marches du perron.

On ouvrit la porte ; la ceinture était là.

—Tenez, le voilà votre spectre ! fit mon père en riant.

Et il jeta à nos pieds une petite branche sèche adhérente à l'une des longues aiguillettes que j'admirais tant à la ceinture de mon oncle.

Une brique de frange verte pendait aussi à l'un des boutons de la redingote à nervures blanches.

Tout s'expliquait.

En me cramponnant à mon oncle, lorsque j'avais aperçu ce que je croyais être une vision surnaturelle, j'avais involontairement et à mon insu dénoué sa ceinture, dont un bout était resté suspendu à la redingote, tandis que l'autre, traînant par terre, avait produit, pour nos imaginations surexcitées d'avance, les bruits de pas qui nous avaient tant effrayés.

Accrochée à cette branche sèche, la ceinture s'était tendue, et mon oncle avait cru sentir autour de sa taille la pression d'un bras invisible.

—Voilà qui vous apprendra à sortir la nuit sans permission, fit mon père.

Et, sur le même ton avec lequel il avait dit la même chose à Pierre :

—Allez vous coucher ! répéta-t-il.

Nous regagnâmes nos chambres, assez penauds ; et je me glissai sous mes couvertures, en me promettant bien de ne plus jamais rire des frayeurs des autres.

Mon oncle est mort à Québec, encore jeune... quoi que notaire.

Quand je le vis pour la dernière fois, j'avais à mon tour la ceinture du collégien, et, lui, instrumentait dans un contrat de mariage.

—Voyons, cousine, dit-il à la mariée, vous affrontez votre sort bravement ?

—Oh ! sans la moindre terreur.

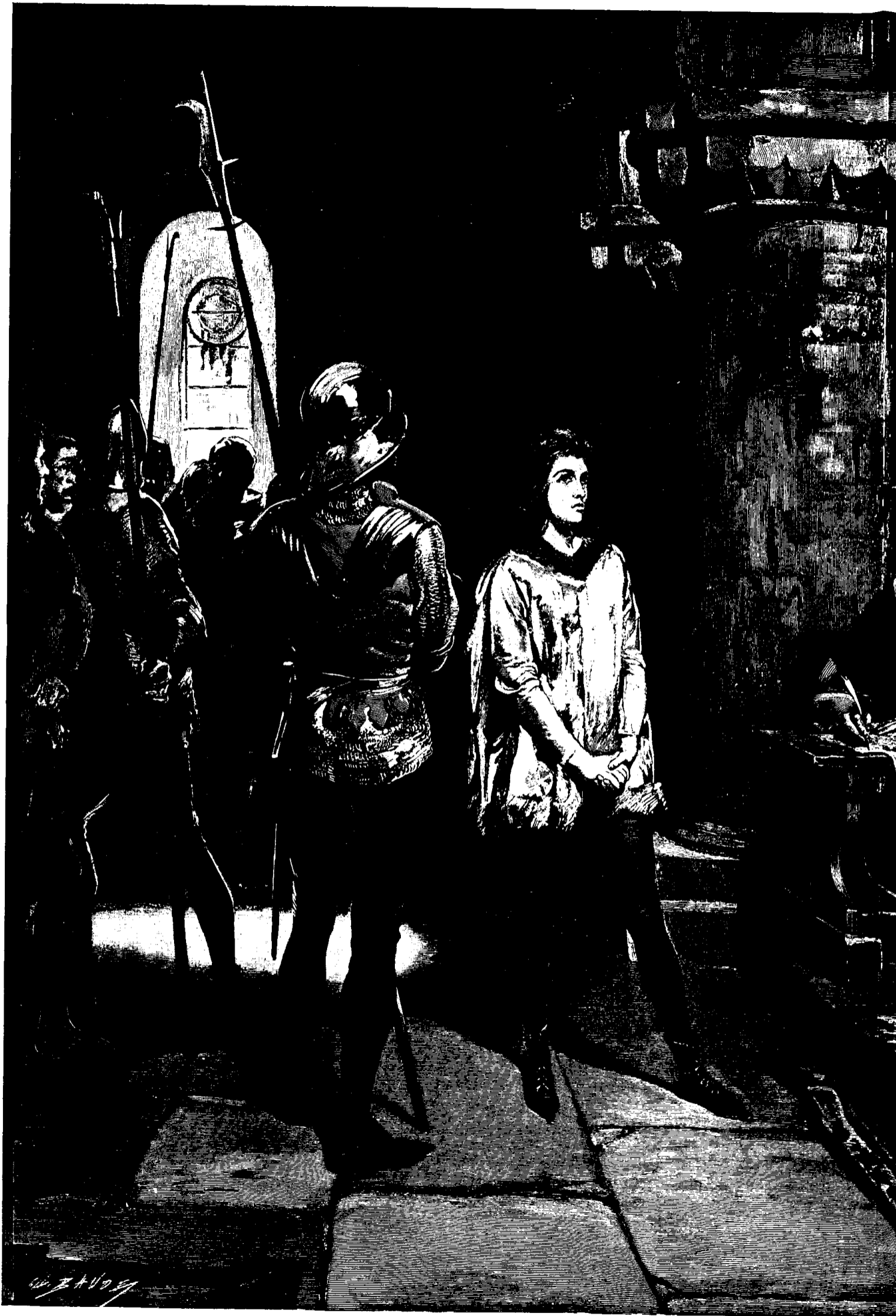
—Prenez garde ! reprit le notaire ; il est bon d'avoir du toupet, sans doute ; mais il est quelquefois dangereux d'en trop avoir. Demandez plutôt à mon neveu !

Edmond-J. Massicotte

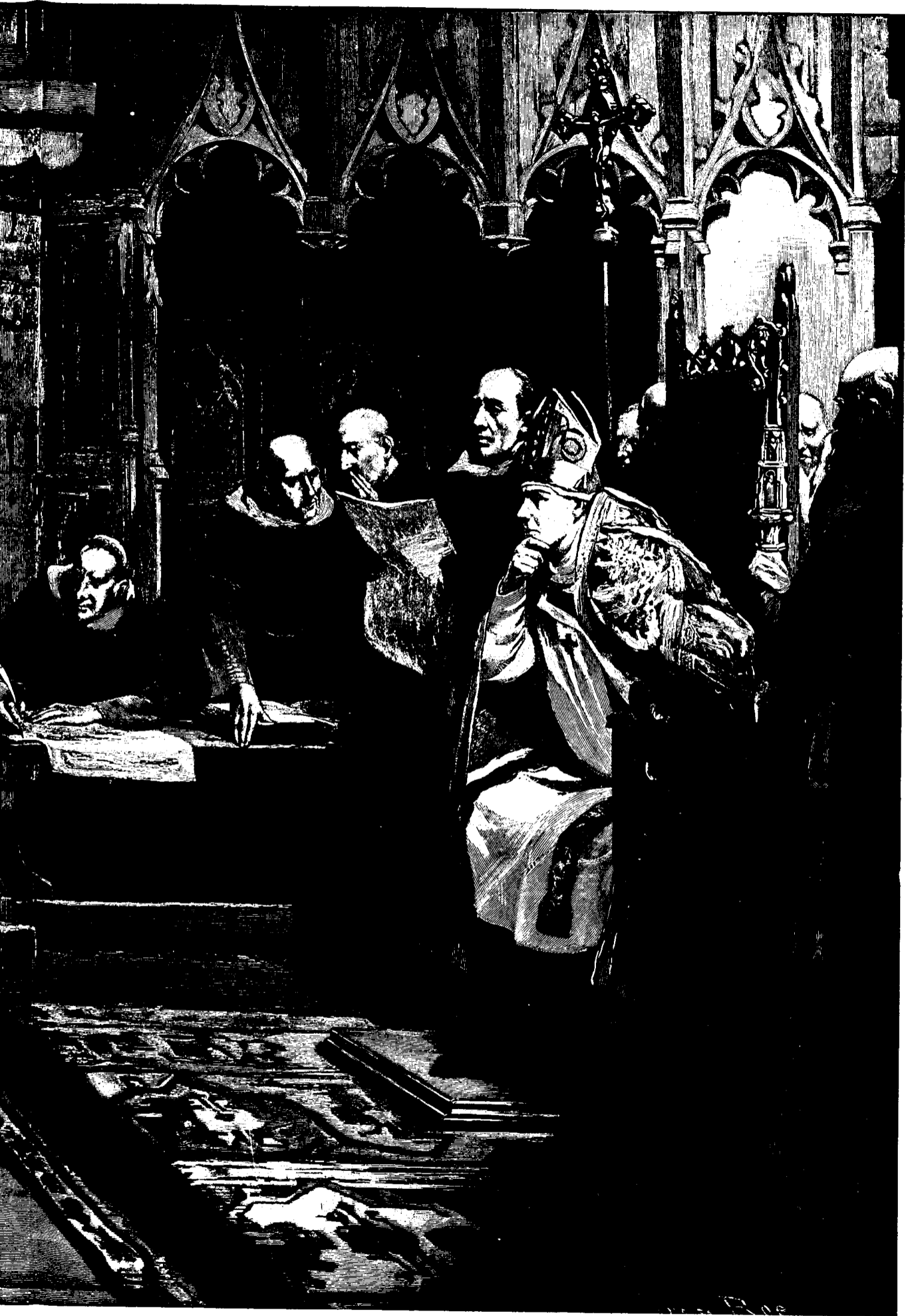
LE BOIS DE SANTAL

On sait que le bois de santal
Imprègne de parfums la hache qui le blesse.
Heureux qui, résistant à l'humaine faiblesse,
Comme ce noble bois, rend le bien pour le mal.

DUCHAPT.



JEANNE D'ARC DEVANT SES JUGES,



GES, A ROUEN LE 21 FEVRIER 1431

MES ILLUSIONS

*Nombreux sont mes espoirs, mes rêves de bonheur
Tantôt se traduisant par ces mots si magiques :
Considération, gloire, fortune, honneur
Pouvoir incontesté, succès diplomatiques ;*

*Et tantôt me montrant dans toute leur douceur
Pour mes jours à venir, des plaisirs identiques
A ceux que célébraient ces poètes antiques,
Doux chantres de la vie à deux, du cœur à cœur.*

*Je sais que tout cela n'est rien qu'illusion,
Que ces vœux, ces desirs enflammant ma jeunesse
Devront supporter plus d'une déception :*

*Mais je veux du chemin que je dois parcourir
Ecarter le plus loin possible à ma faiblesse
La désillusion sombre qui fait mourir.*

B.-H. SÉGUIN.

Montréal, 1898.

CAUSERIE

Aux collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Astres brillants et radieux du beau ciel du MONDE ILLUSTRÉ, une petite étoile nébuleuse désire depuis longtemps vous demander une place dans vos rangs, et la voici, tremblante et craintive à la seule pensée de se trouver en si nombreuse compagnie. Aussi, se fait-elle bien petite et bien humble, afin de mériter de tous un indulgent accueil.

Lui accorderez-vous cette indulgence, la recevrez-vous avec un sourire de bienvenue ou la regarderez-vous d'un œil défiant et sévère ?

Oh ! je vous en prie, ne m'accueillez pas de cette dernière manière ! Si vous saviez comme cela me ferait peur ! Épargnez-moi ; ne faites pas rejaillir sur la pauvre inconnue qui apparaît soudain à la surface du MONDE ILLUSTRÉ, quelques bribes railleuses de vos fines critiques qui, bien vite, la feraient rentrer dans l'ombre. Vous, surtout, de grâce, épargnez-moi, M. Firmin Picard, narrateur incomparable qui m'inspirez un enthousiasme qui n'a d'égale que mon admiration.

Vous aussi, Aimée Patrie, qui vous êtes fait tant aimer de moi ; de moi, qui n'ai qu'un désir, celui que vous m'aimiez un peu, vous aussi ! Qu'elle me serait douce, cette amitié d'un noble cœur, d'une grande intelligence, telle que la vôtre ! Oh ! nous qui sommes compatriotes, que ne pouvons-nous nous connaître, nous voir souvent, enfin nous aimer de cette tendre amitié de femme que tant d'autres ont critiquée sans la connaître, il faut l'avouer. Mais qui sait ? l'heureux jour où vous me direz votre amie, viendra bientôt peut-être : c'est mon vœu le plus cher.

Et vous, Madeleine, et vous, douce Violette, aurai-je votre sympathie ? oh ! oui n'est-ce pas ?...

Enéri, m'aimerez-vous un peu ?—Peut-être.

Quand je vous dirai que, comme vous, un grand deuil est entré dans mon cœur ; que, comme vous je regrette une mère tendrement aimée, dans une commune douleur, ne nous unissons-nous point pour pleurer ensemble ? La douleur à deux n'est-elle pas plus légère à porter ?...

Vous, Jules-E.-Robitaille, je vous admire, et vous envie presque votre dernier écrit : *Extase* a réveillé en moi tout un monde de souvenirs. Ce n'est pas à travers la fumée d'une cigarette que j'ai revu la noble silhouette de celui qui fut mon ami, de l'ami dont le trop court passage ne m'a laissé que tristesse et déception, tel qu'un oiseau d'antan, comme vous le dites si bien ; mais ce fut à travers les nuages vaporeux du rêve—de l'extase ! Écrivez, écrivez souvent : vous faites passer de si doux quarts d'heure aux fidèles amis du MONDE ILLUSTRÉ.

Paul Herda de Croix, je vous dirai aussi : écrivez encore, bien souvent : tous vos écrits respirent ce charme exquis et doux, cette beauté de style qui prouvent que ce siècle produit de bons talents.

Rodolphe Brunet, l'intéressant chroniqueur européen, celui-là je le passe sous silence, il a tant d'admiratrices ! Que lui importerait l'appréciation d'une petite Québécoise inconnue ? Et je suis presque

sûre qu'en ce moment même, il prépare quelque bon article sur nos sœurs de France qu'il intitulera, je suppose : Les Parisiennes, ou bien—enfin que sais-je moi ! !

Allons, je me sauve, car je sens ma confusion devenir extrême ; j'ose à peine lever les yeux. A tous, à la ronde, collaborateurs et collaboratrices, je demande pardon de ce bavardage, et indulgence ; puis à vous amis lecteurs, je vous tire ma révérence et... au revoir.

GILBERTE.

Québec, février 1898.

BEAUX-ARTS : RÉVERIE

(Voir gravure)

Réverie !... Ce mot suppose un idéal lointain entrevu, des pensées profondes entretenues, un monde de souvenirs évoqués.

Mais ici ?...

Faudrait-il, d'après cette superbe gravure, croire la jeune fille, la femme, superficielle, coquette, occupée à des futilités seules ?...

Loin de moi cette pensée ! Non pas que je craigne une vive riposte, des protestations indignées de nos charmantes collaboratrices. A vrai dire, ce serait un châtiement pour moi—et il serait mérité.

Aimée Patrie, plume magique, nous a dévoilé la femme peinte par elle-même ; sous le titre de *Femme varie*, la douce Violette nous a dépeints, nous, sexe fort... laid, de manière à nous rendre quelque peu honteux d'être barbus tous, jusqu'aux Chinois exclusivement.

Non : je ne crains pas une bonne leçon quand je la mérite—mais je cherche à ne la mériter point.

Je crois voir, dans notre gravure, le sujet principal réfléchissant à la sottise de l'homme qui fait consister tout le mérite de la femme dans la beauté, dans l'ajustement parfait de ses atours. Son cœur—qu'est-ce cela ?...—Son dévouement qui va plus loin que l'héroïsme (voyez Jeanne d'Arc, la sœur de charité, presque

chaque mère de famille !)—est-ce monnaie courante, en ce siècle ?—Son âme, qui a soif du bon, du beau ; qui meurt de se donner—est-ce que cela se pèse, pour en estimer la valeur ?...—

L'homme est un *animal raisonnable*, occupé à chercher, pas tous les moyens, à supprimer l'adjectif, pour ne retenir que le substantif.—Pauvres nous !...

Voilà le sujet de la *Réverie* !...

Il y a de quoi !...—F. P.

ECOLE LITTÉRAIRE

La dernière réunion, qui a eu lieu le 25 février dernier, n'a pas été aussi animée que la précédente. Le récipiendaire du jour, pour cause de maladie, n'ayant pu assister à la séance, le programme s'est trouvé un peu écourté. Cependant, les travaux lus étaient très méritoires, et ils ont été bien appréciés. M. Germain Beaulieu étant absent, il fut remplacé au fauteuil présidentiel par M. Firmin Picard, qui s'acquitta de sa tâche avec tout le tact et la courtoisie dont il est coutumier.

Après la lecture des minutes de la dernière assemblée, par le secrétaire, M. Jean Charbonneau, M. E.-Z. Massicotte a lu un article : *Bibliothèque publique*, et une légende : *L'Enchanteur Kaliarka*. M. Firmin Picard a ensuite lu une splendide nouvelle : *Le Faucon de Waleran*. Ce récit, très intéressant tant au point de vue de l'intrigue qu'au point de vue historique, a valu à son auteur des félicitations sincères.

DESCRIPTIONS DES GRAVURES DE MODE

1. Robe pour petites filles de 5 à 7 ans.—En drap bleu foncé garni de cheviotte blanche, brodé de soie bleue et de petite tresse blanche. La doublure agrafe dans le dos. Empiècement plat sur 3 pouces de haut. Parties-blouse prises dans l'empiècement, froncées

LA MODE



1. Robe pour petites filles de 5 à 7 ans

2. Robe de fête pour fillettes

3. Costume (culotte, corsage de dessous et blouse à plis), pour petits garçons de 4 à 6 ans

Extrait de *La Saison*, 25, rue de Lille, Paris.

devant et arrangées en trois plis dans le dos. Ornaments de biais de 1 pouce 5 lignes, doublés et garnis de soutache et de tresse blanche. Manche avec petits bouffants de 9 pouces $\frac{3}{4}$ de haut et 21 pouces de large. Epauettes de 3 pouces sur 12 pouces, qu'on doublera de bougran et de satinette bleu foncé. Jupe non doublée de 17 pouces de long et 71 pouces de tour avec ourlet piqué de blanc. Ceinture de 2 pouces en cheviotte blanche brodée.

2. *Robe habillée pour petites filles.*—La jolie robe conviendra pour une fillette de 6 à 11 ans. Elle est en mousseline unie et brodée sur transparent de tarlatane rose. Couper le corsage sur les mêmes dimensions pour le dessus et la doublure, avec empiècement plat et parties-blouse froncées. Jupe de dessous de 78 pouces de tour et 14 pouces de long, en comprenant le volant plissé et dentelé de 3 pouces de haut. Jupe et corsage froncés seront réunis par un poignet de 1 pouce. Le petit empiècement est en mousseline unie piquée en cinq plis. Ruban comète rose passé dans du troutrou de broderie et bande brodée étroite à l'encolure. Pour l'ornement du corsage, on emploiera 120 pouces de volant brodé de 3 pouces de haut. Jupe froncée de 15 pouces de haut et 81 pouces de tour. Petite manche bouffante et nœuds d'épaules de ruban côtelé. Ceinture de ruban, nouée derrière en longs pans.

3. *Costume. Culotte, corsage de dessous et blouse à plis pour petits garçons de 4 à 6 ans.*—Le costume, de drap bleu, est complété par un col marin de piqué blanc, orné d'un entre-deux étroit et d'une dentelle jaune. Sur le corsage de dessous, disposer un plastron d'étoffe de 6 et 3 pouces avec ancres croisées. Doubler complètement la culotte et passer des élastiques dans les ourlets du bas. La monter avec le corsage dans un poignet double devant et la boutonner dans le dos. La blouse de 18 pouces de long, sera doublée, jusqu'au tour de taille, de satinette anglaise et on disposera devant un large pli, bien repassé sur 9 pouces de large, sous lequel se trouvent les boutons fermant la blouse. On la coudra le long de la brisure du milieu intérieur jusqu'au tour de taille. Dos avec pli au milieu sur 4 $\frac{1}{2}$ pouces et plis des côtés de 1 $\frac{1}{2}$ pouce. Col marin rapporté, doublé de satinette anglaise et de bougran. Manche de 15 pouces, ajustée à la doublure par des plis cousus de 3 pouces de long et 7 $\frac{1}{2}$ lignes de large. Ceinture sur 2 pouces passée dans des barrettes.

SALLE DE GYMNASE

A une assemblée récente des directeurs du club de crose le National, il a été décidé d'ajouter, à ce que possède déjà ce club, une salle de gymnase où pourront se faire tous les exercices gymnastiques si fort en honneur en certains pays d'Europe.

Tous ceux qui s'occupent du développement intellectuel d'un peuple—le célèbre Père Didon entre autres, dominicain qui a occupé avec tant d'éclat la chaire de Notre-Dame de Paris—sont unanimes à déplorer le ridicule système d'emprisonnement des jeunes gens, des enfants même, dans les collèges et pensionnats, et de leur surmenage imposé par les examens d'Etats.

Les jeux athlétiques, la gymnastique, devraient être parties essentielles de l'enseignement, ces jeux reposant l'esprit fatigué, développant le corps qui, sans cela, s'étirole, perd sa vigueur, nous préparant des générations absolument impropres aux luttes de la vie, ou pour la vie.

Nous engageons vivement ceux qui le peuvent à aider de leurs moyens, de leur influence, les directeurs du National, afin que ceux-ci puissent bien réussir et créer la salle de gymnase en question. Ce sera faire œuvre patriotique ; et c'est aussi une œuvre de prévoyance : les parents, soucieux de la santé de leurs enfants, pourront sans crainte les envoyer là. Chacun y gagnera : les parents en sécurité, les enfants, en force, en vigueur.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de FEVRIER qui a eu lieu samedi, le 5 mars a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	39,214....	\$50.00
2 ^e	No	16,730....	25 00
3 ^e	No	7,112....	15 00
4 ^e	No	28,241....	10 00
5 ^e	No	105....	5 00
6 ^e	No.	15 973....	4 00
7 ^e	No.	512....	3 00
8 ^e	No.	29 005....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

182	9,351	14,505	23,133	29,719	33,918
355	10,135	15,243	23,310	30,121	34,010
916	10,482	16,537	23,754	30,343	34,184
1,213	10,512	17,124	23,918	30,507	34,322
1,764	11,010	18,831	24,127	30,924	34,513
2,315	11,321	19,111	24,214	31,095	34,720
3,240	11,972	20,312	24,531	31,232	34,929
3,923	12,001	20,520	24,912	31,746	35,235
4 154	12,350	20,763	25,163	32,160	35,371
4,721	12,713	21,281	25,669	32,517	36,214
5,111	13,079	21,590	26,102	32,912	37,428
5,247	13,122	22,073	26,284	33,143	38,009
6,423	13,456	22,432	27,128	33,251	38,121
7,512	13,987	22,957	28,015	33,575	39,403
8,733	14,142				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard. Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

THÉÂTRES

PARC SOHMER

Le dimanche après-midi, le parc Sohmer a ordinairement de jolis programmes de musique, où des extraits des meilleures œuvres sont donnés au public.

Sans compter d'autres attractions, qu'annonce périodiquement et que varie continuellement la direction de ce parc.

THÉÂTRE FRANÇAIS

Friends, tel est le titre de la pièce qui est à l'affiche cette semaine au Théâtre Français. Cette œuvre a été représentée au début sans grande préparation, et, lorsqu'il était naturel qu'elle n'eût qu'un succès médiocre, elle a acquis une popularité extraordinaire. Elle est maintenant considérée partout comme une pièce de choix. M. Walton Townsend, qui est excellent pianiste, y joue l'un des rôles principaux, celui de musicien. Le rôle de l'autre ami est rempli par M. Harrington Reynolds. Mlle Florence Roberts figure dans le premier rôle féminin. Les noms Lewis et Elliott, comédiens, sont inscrits sur le programme de variétés. C'est la première fois qu'ils viendront à Montréal.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPHE

Avec trois pieds, lecteurs, on me voit au village
Porter lentement la farine du moulin ;
Je t'offre, sur deux pieds, des saisons l'assemblage :
Mon tout, sur quatre pieds, est un être divin.

CHARADE

Le Tout entreprend-il pénible et long voyage ?
Son Premier deviendra bientôt dur et calleux ;
Veut-il du rossignol imiter le ramage ?
Son Second est-il faux ? Quel Orphée ennuyeux !

ÉNIGME

Tantôt beau, tantôt laid, je plais et je fais peur,
Je ne suis rien du tout, et je suis toutes choses :
Bien souvent véritable, et bien souvent trompeur,
Je suis toujours sujet à des métamorphoses.

J'évanouis sans mal et je parle sans voix,
Je vais chez les bergers, je visite les rois,
Et je donne aux amants d'heureuses aventures.

Savant magicien j'instruis les curieux,
J'emprunte en un moment cent sortes de figures :
Mais on ne me peut voir qu'on ne ferme les yeux.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 721

Charade.—Sou-brette.

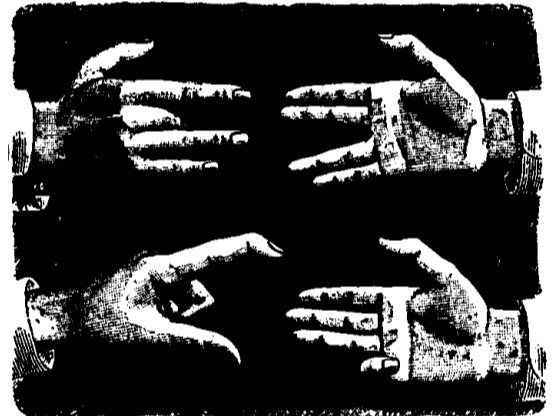
Enigme.—La neige.

Ont deviné : Joséphine Drouin, Montréal ; Joseph Malo, Ste-Cunégonde ; L.-A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Joseph Faille, Laprairie ; Emilienne Rufange, St-Timothée.

GYMNASTIQUE DES DOIGTS

Voyons, mes petits enfants ; voici quatre gravures—en une seule—nous donnant différentes positions des doigts, pas trop faciles (ces positions) à prendre.

Je vous avoue que je ne suis pas assez désarticulé pour mettre le pouce droit, une seule phalange pliée,



comme dans les figures 2 et 4. Quant à la figure 3, je la donne... aux chiens ! Je n'en approche aucunement. Avec vos petits doigts si agiles, si déliés, sauriez-vous donner ces positions aux diverses phalanges de l'index et du pouce ?—Essayez.

GRAVURE-DEVINETTE



Voilà un attelage abandonné.
Où peut être celui qui le conduisait ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

XXXVII

PRÉPARATIFS DE DÉPART

Le lendemain, Mme de Saint-Hyrieix dit à son mari :

—Le séjour de Stockholm est charmant, mais nous ne pouvons le prolonger indéfiniment. . . . Je vous saurai un gré infini de prendre vos dispositions pour un prompt départ.

Firmin redevint talon-rouge. Il répondit galamment :

—Vos désirs sont des ordres, ma chère Carmen. . . . Ce soir, je vous fixerai à ce sujet.

M. de Saint-Hyrieix, qui, naturellement, était allé à la légation, dit à sa femme :

—Ma chère enfant, nous partons après-demain.

—Oui, continua Firmin avec un sourire plein de sous-entendus, mais que sa femme ne remarqua pas. . . . Seulement, vous voudrez bien m'accorder une petite compensation.

—Je vous accorde ce que vous voudrez, pourvu que nous quittons la Suède.

—Eh bien ! poursuivit-il, nous ne rentrons pas directement en France.

Carmen eut un geste si vif de protestation que le diplomate se hâta de s'expliquer. On verra que ce n'était pas en vain qu'il avait pris ces précautions oratoires.

—Le marquis de Birague m'a déclaré que je devais passer par Copenhague. . . . J'y verrai un personnage très influent qui interviendra d'une façon sérieuse en ma faveur. . . . J'ai promis.

Carmen poussa un soupir de lassitude.

Firmin l'observait et paraissait assez ennuyé ; pourtant il avait encore quelque chose à dire. Il le fit avec un débit précipité :

—De Copenhague, où notre séjour sera court, nous irons à La Haye et à Amsterdam, où nous ne ferons que passer. . . .

Carmen s'écria :

—C'est abusif. . . . Et je désire. . . .

Il l'interrompit d'une voix qu'il s'efforçait de faire caressante :

—Attendez ! attendez, chère enfant, avant de méconnaître mes intentions. . . . A mon tour, je veux vous récompenser de vos gentillesses. . . . Nous prendrons le bateau à Amsterdam. . . . Savez-vous où nous débarquerons ?

Elle ne l'écoutait plus ; elle éprouvait contre son mari un véritable ressentiment, et elle avait beaucoup de peine à se contraindre.

Firmin conclut :

—A Brest !

—A Brest ! fit-elle comme un écho.

—Parfaitement, chère amie. . . . Brest n'est pas loin de Kerlor, si je ne m'abuse. . . . Nous arriverons au moment où votre mère, votre frère et votre belle-sœur seront réinstallés dans leur domaine. . . . Le nôtre touche le château. . . . Etes-vous contente ?

—Très contente ! fit-elle, car je vous avoue que je ne m'attendais pas à rentrer si tôt en Bretagne.

—Vous voyez, Carmen, que je tiens compte de vos sentiments les plus respectables. . . . En revanche, il ne faut pas montrer trop d'impatience quand le souci de notre avenir m'oblige à des démarches ennuyeuses pour vous.

Carmen répondit quelques mots affectueux. Son mari venait de lui parler simplement, paternellement ; il n'en fallait pas plus pour faire tomber l'irritation de la jeune femme.

Elle commença ses préparatifs de voyage.

Quand M. d'Alboize vint à l'heure habituelle, ce fut lui qui dit, avant de savoir ce que le couple avait résolu :

—Je viens de recevoir une lettre de Paris, où l'on m'annonce que je suis sur le point de changer de poste.

—Par exemple ! s'écria le mari, ce sera drôle si vous partiez en même temps que nous. . . . Nous quittons Stockholm demain.

Un voile de tristesse passa sur le front de l'officier ; il répondit — Mon départ ne sera pas aussi précipité. . . . Cependant, dans mon métier, les choses vont rapidement.

—Et où iriez-vous ? questionna Saint-Hyrieix.

—Je n'en sais rien. . . . D'ailleurs, la lettre à laquelle je fais allusion est toute confidentielle.

—Mais, reprit Firmin, la tradition veut que l'on vous accorde un congé en changeant de poste.

—C'est vrai, répondit Robert.

—Alors, vous reviendrez nous voir en Bretagne.

Saint-Hyrieix insista :

—J'espère bien que vous n'hésitez pas à nous faire ce plaisir.

L'officier répondit avec une certaine gêne :

—Je vous rappelle que rien n'est définitif. . . . En outre, mon ami Paul Vernier est à Paris maintenant. . . .

—C'est possible ; mais vos amis Kerlor et Saint-Hyrieix seront en Bretagne. . . . Voyons ! Carmen, joignez-vous à moi.

La jeune femme s'écria :

—M. d'Alboize est certain qu'il serait bien accueilli chez nous. . . . toutefois, il vous l'a fait remarquer, rien n'est arrêté en ce qui le concerne. . . . Je m'étonne que vous formiez des projets, alors qu'il ne s'agit que de simples hypothèses.

—Mme de Saint-Hyrieix a raison, appuya Robert.

—Enfin, dit Firmin, si le hasard voulait que vous fussiez libre, voici notre itinéraire.

Il raconta ce qu'il avait décidé.

Il calcula les dates et estima que Carmen et lui seraient à Kerlor à la fin de juillet.

Les dernières nouvelles reçues de Georges annonçaient que son retour en Bretagne serait avancé en raison de l'état de la jeune comtesse.

Après tout, reprit Robert, rien ne prouve que le ministre me rappellera en France. . . . Il peut fort bien m'envoyer dans une autre capitale de l'Europe.

—Alors, nous n'aurions pas le plaisir de vous voir, et vous n'auriez pas celui d'entendre l'Océan déferler contre nos falaises, reconnut Saint-Hyrieix. . . . Toutefois, promettez-nous que, le cas échéant, vous n'oublierez pas notre invitation.

—Je vous le promets, répondit l'officier.

—A bientôt ! fit Saint-Hyrieix en montant dans le wagon.

Le train partit.

A Copenhague, Carmen sortit peu. Elle resta insensible aux charmes de la cité danoise et de ses environs fleuris.

Saint-Hyrieix, très affairé, passait son temps en visites ou à écrire des lettres, quand il ne correspondait pas télégraphiquement avec ses amis.

Carmen restait plongée dans une sorte de somnolence qui lui enlevait les notions du temps et des choses.

Elle s'absorbait dans ses souvenirs et revivait cette nuit de la St-Jean à Stockholm, dont elle n'oublierait pas le charme enivrant.

Les journées s'écoulèrent. M. de Saint-Hyrieix semblait toujours chargé de régler les destinées de l'Europe ; cependant, le délai qu'il avait présumé nécessaire à ses négociations n'était pas encore dépassé.

Enfin, un beau matin, le mari dit à sa femme :

—Je crois avoir réussi ; nous n'avons plus rien à faire à Copenhague. . . . En route pour Amsterdam.

La jeune femme secoua sa torpeur. Le mouvement et les horizons nouveaux allaient lui rendre un peu de quiétude. De plus, elle songeait à sa mère adorée, à son frère et à Hélène qu'elle allait bientôt revoir et embrasser.

M. de Saint-Hyrieix, qui avait demandé à Robert d'Alboize de lui écrire et de le tenir au courant de ce qui surviendrait, n'avait reçu aucune lettre de l'officier.

Il se plaignit à sa femme de ce manque de nouvelles.

Carmen répondit évasivement.

Firmin s'écria :

—C'est très mal de la part de notre ami Robert. . . . Il sait pourtant à quel point nous l'estimons. . . . Oui, c'est très mal. . . . à moins qu'il ne nous fasse la surprise d'arriver à Kerlor presque en même temps que nous.

XXXVIII

DÉPART

Le 20 juillet, M. et Mme de Saint-Hyrieix s'étaient embarqués sur le paquebot hollandais le *Prins-Hendrik*, un des plus beaux steamers de la Compagnie des "Messageries néerlandaises", qui partait d'Amsterdam, à destination de l'île de Java et des Indes orientales. Ainsi que nous le savons, le *Prins-Hendrik* devait faire escale à

Brest, Firmin et Kerlor n'auraient que quelques kilomètres à franchir pour rentrer à Kerlor.

La jeune femme éprouva le besoin d'être seule, rien ne poussant à la rêverie comme la contemplation de la mer.

Elle fut servie à souhait, car son mari, après les premiers tours de l'hélice, déclara qu'il se retirait dans sa cabine pour y compulsier ses notes de voyage.

Ensuite, il se proposait de causer avec les officiers du bord.

Il voulait leur apprendre qu'ils avaient l'honneur de transporter un passager de première marque nommé Firmin de Saint-Hyrieix, futur ambassadeur ; cela lui paraissait indispensable.

Il condescendrait ensuite jusqu'à s'entretenir avec eux de ses hautes relations internationales.

Enfin il leur ferait de savantes conférences sur le rôle de la France à l'étranger au triple point de vue politique, économique et social.

La gloriole du mari fit sourire la femme, qui allait jouir de la tranquillité désirée.

Firmin, après avoir dit à Mme de Saint-Hyrieix qu'ils se retrouveraient dans le salon de première classe, s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'entrepont.

Au fond, il faut ajouter que Firmin ne se sentait pas très à son aise par le roulis et le tangage qui se dessinaient déjà, bien que la mer fût calme.

Il ne voulait pas se trouver en état d'infériorité vis-à-vis de sa femme, qui était d'une famille de marins et qui n'éprouvait aucune gêne.

Toujours pompeux et décoratif, le diplomate craignait de compromettre sa dignité, s'il laissait voir ses inquiétudes physiques.

Le soleil venait de se coucher ; la température était délicieuse.

Carmen vint à l'avant aspirer les bouffées violentes d'air salé dont la brise marine fouettait son visage.

Accoudée sur le bastingage, l'œil perdu dans l'immensité de l'horizon verdâtre qui l'enveloppait, elle songeait.

Tout d'abord ses pensées furent imprécises ; elles flottaient capricieusement comme ces nuages légers, qui l'entouraient et se dispersaient après avoir assisté en courtisans au coucher de l'astre royal, dont le dernier vestige venait de s'enforcer dans l'eau et dont les rayons, si flamboyants tout à l'heure, pâlisssaient à la surface des eaux.

A ce moment, elle aperçut, à l'autre bout du pont, Robert d'Alboize le regard perdu, lui aussi, sur le vaste Océan. A bord d'un navire, on se retrouve vite : Robert ne tarda pas à découvrir Carmen.

—Comment vous trouvez-vous sur ce navire ? lui dit-elle.

Il répondit :

—L'ordre que je prévoyais est arrivé... Je me suis souvenu de ce que m'avait dit M. de Saint-Hyrieix... J'ai voulu faire le voyage avec vous... Il n'y avait pas une minute à perdre... Je suis arrivé juste au moment où le navire levait l'ancre... Je vous cherchais, vous et votre mari, pour vous serrer la main... Mais voici M. de Saint-Hyrieix : je cours à lui.

Robert d'Alboize se retira.

.....
Le *Prins-Hendrik* avait franchi le Pas de Calais, et traversait la Manche, avant d'entrer dans l'Océan.

Le voyage continuait à être plein de ravissements.

La saison était délicieuse, la mer douce, la navigation sans incidents notables.

Au jour naissant, de tous côtés émergeaient de l'eau des îles verdoyantes.

Au loin, on apercevait distinctement, avec une lorgnette, les côtes de France.

A chaque instant, on rencontrait quelque paquebot, quelque voilier ou d'humbles barques de pêcheurs.

Ces parages sont très fréquentés.

Un passager, qui se piquait d'esprit, déclarait que cela lui rappelait le boulevard Montmartre.

Le *Prins-Hendrik* venait au large de doubler l'île de Batz.

—Nous serons arrivés demain de bonne heure, capitaine ? avait demandé Robert.

L'officier de mer avait répondu à son collègue :

—Nous entrerons dans la rade de Brest vers huit heures... Nous y serions certainement arrivés trois heures plus tôt, si le brouillard qui se lève ne nous obligeait à retarder notre marche.

—Oui ; car avec la multitude de navires que nous croisons, il faut toujours prévoir un abordage.

Le capitaine hollandais répliqua d'un ton dégagé :

—Bah ! avec de la prudence, il n'y a rien à redouter... Voilà vingt-cinq ans que je navigue et j'attends mon premier naufrage.

—Je souhaite que vous l'attendiez toujours, répondit Robert, qui n'avait pas l'ombre d'une appréhension.

—D'ailleurs, continua le compatriote du grand amiral Ruyter, toutes les précautions sont prises pour que les passagers qui nous

donneront le regret de les laisser à Brest dorment en paix leur dernière nuit à mon bord.

Le commandant se rendit sur la dunette.

—Eh bien ! fit Saint-Hyrieix, qui arriva sur le pont, nous approchons ?

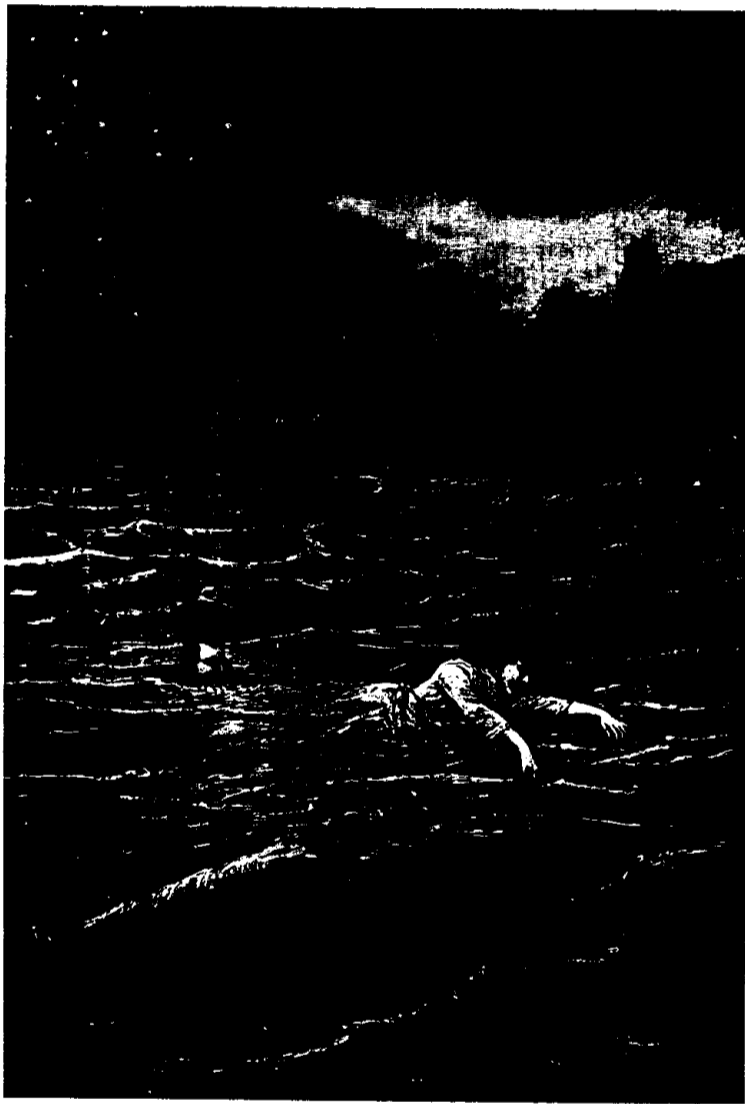
Robert d'Alboize répéta au diplomate les paroles du commandant.

Quelques heures après son embarquement, M. de Saint-Hyrieix, en consultant le livre du bord, était tombé des nues en lisant le nom du capitaine Robert d'Alboize.

Firmin avait été enchanté ; tout de suite, il avait été prévenir sa femme.

Ce soir-là, après le dîner, une longue conversation s'engagea entre les passagers restés au salon. Le diplomate se montra plus particulièrement éloquent. Il dissertait sur la traite des nègres. Les lecteurs nous permettront de ne pas nous étendre autant que lui sur ce sujet.

Chaque passager, après s'être mutuellement souhaité le bonsoir, reprit le chemin de sa cabine.



Ensuite, elle comprit qu'elle flottait sur les vagues.—Page 734, col. 2

Le *Prins-Hendrik*, malgré la voile opaque qui commençait à l'envelopper suivant les prévisions du commandant, filait allègrement ses douze nœuds à l'heure.

Il portait à son mât de misaine, ou d'avant, un feu blanc, dont le rayonnement uniforme et non interrompu était visible à plus de cinq milles.

Selon les règlements, un feu vert brillait, énorme, à tribord, et un feu rouge à bâbord.

De plus, et contrairement alors aux affirmations du capitaine batave, au grand dommage des oreilles des passagers, dont le sommeil en souffrait péniblement, un coup de sifflet à vapeur, strident et interminable, déchirait les airs toutes les cinq minutes, régulièrement, selon les prescriptions légales du code maritime international.

L'officier de quart était naturellement à son poste, s'efforçant de scruter de son œil expérimenté les profondeurs du brouillard.

Robert d'Alboize, quand il avait serré les mains de Carmen et de Firmin, ne s'était pas rendu dans sa cabine, il était monté sur le pont, où il était sûr de ne rencontrer que les hommes de service.

Le jeune officier fumait un cigare, se promenant de long en large,

d'un pas désordonné et fiévreux. Parfois il s'arrêtait brusquement, puis, sans souci de l'humidité glaciale dégagée par la brume épaisse au milieu de laquelle il s'agitait comme une ombre, il s'accoudait, restant ainsi penché au-dessus du flot paisible, dans une immobilité sculpturale, interrompu souvent par un geste désespéré.

—Qu'a donc ce particulier-là dans le corps ? se demandait le vieux timonier frison qui examinait le jeune homme. Et pourquoi, au lieu d'aller se coucher tranquille comme les autres passagers, reste-t-il là à se demener sur le pont, par un temps pareil, comme un marsouin dans l'eau bouillante ?... Il faut qu'il ait le diable au corps.

Le temps passait ; les heures succédaient aux heures sans que Robert d'Alboize parût s'apercevoir que l'aurore allait poindre.

Soudain, un coup de sifflet de commandement terrible, épouvantable déchire le silence de la nuit...

—Vire à bâbord ! hurle l'officier de quart.

Un déchaînement de vapeur envahit le pont d'un nuage blanc qui semblent lutter contre le nuage jaunâtre du brouillard.

Et les coups de sifflet continuent à retentir, pressés, haletants.

Puis, les exclamations, les cris, les formes des matelots, et une immense, et une effroyable clameur des passagers se levant en sursaut, épouvantés, fous de terreur...

A vingt mètres, à dix mètres, à cinq mètres, apparaît, malgré les ténèbres, énorme, fantastique, monstrueuse, une masse colossale, marchant à toute vapeur, arrivant droit comme une locomotive, comme un boulet, au travers du paquebot...

Pas le temps de crier...

C'est la mort.

Un choc, un écrasement atroce, qui glace le sang dans toute les veines.

Le bateau abordeur passe, filant dans l'obscurité compliquée de son crime inconscient.

On entend encore un bruit de cordes brisées, de poutres cassées, un enchevêtrement de manœuvres que rompt brusquement un coup sec...

C'est tout.

Le *Prins-Hendrik* était coupé en deux.

Le vaisseau meurtrier fuyait dans la nuit, silencieux, terrifié par les cadavres qu'il laissait là...

—C'est un anglais ! avait eu le temps de dire le vieux timonier.

L'avant du *Prins-Hendrik* plongeait déjà !

Cinq minutes !

Alors, à la lueur des falots allumés de toutes parts, apparurent des groupes d'êtres humains suspendus à tous les cordages, grimpant à tous les mâts, s'accrochant aux débris, tandis que le morceau de navire s'enfonçait de plus en plus dans la mer, dont les flots clapotaient doucement, semblant—comme une mère ferait pour endormir son enfant—les caresser pour les endormir dans la mort.

Puis un grand tourbillon...

L'eau forme un entonnoir, une sorte de coupe gigantesque où tout sombre...

Un sanglot atroce s'échappe de deux cents poitrines, un spasme de douleur, un cri de désespoir !... un seul !... Puis plus rien !...

La mer continue à onduler doucement, envahissant maintenant l'arrière du paquebot, attirant le reste de sa proie.

Le capitaine avait commandé :

—Les canots à la mer !

Et l'obéissance est si profondément ancrée dans le cœur du marin, que, comme à la manœuvre, les matelots survivants exécutaient l'ordre simplement, presque froidement, tout en sentant manquer sous leurs pieds le sol fragile, tout en sentant se poursuivre, rapide et irrévocable, l'engloutissement...

Le commandant avait ce regard fier et résigné du marin au branle-bas de combat !...

Il allait mourir !... Bien ! mais il tenterait de sauver ceux dont il répondait.

Il était pâle, mais impassible.

C'était un affreux spectacle pourtant !

Pour les passagers de l'avant, il n'y avait eu que l'horreur de la mort, fatale, inexorable, mais presque immédiate.

Ils n'avaient eu que l'angoisse du patient qui sent le couteau de la guillotine se détacher et tomber.

Les passagers privilégiés de l'arrière avaient, eux, le temps de souffrir leur agonie.

L'instinct de la conservation leur en réservait toutes les affres.

Les débris ne s'enfonçaient plus que lentement, comme si l'océan, déjà rassasié, voulait se reposer avant d'engloutir le reste.

Et dans l'obscurité, trouée par la lueur sinistre de quelques torches, les femmes, demi-vêtues, couraient, folles, se heurtaient, pleurant, suppliant, demandant grâce !...

Les hommes devenaient des brutes, voulant la vie, la voulant de gré ou de force.

Ils se poussaient, se battaient à coup de poing, à coups de pied. Ils s'étreignaient, se mordaient pour passer les premiers, écrasant les femmes, les enfants, pour arriver à l'embarcation, pour être sauvés...

En haut du pont, ils se jetaient à la mer, se cramponnaient au bord du canot, y grimpaient, fous, criant :

—Sauve qui peut !

Tout à coup, une barque chavira, trop chargée d'un côté.

Il y eut une nouvelle lutte, une lutte dans l'eau à qui se raccrocherait à cette barque retournée, une lutte horrible.

En même temps, ce qui restait hors de l'eau du *Prins-Hendrik* tourna rapidement sur lui-même comme une toupie.

Un immense tourbillon encore, comme tout à l'heure, à l'avant du navire.

Puis un hideux et formidable bouillonnement, un effroyable glouglou...

Le second acte du drame avait à peine duré dix minutes.

Quelques épaves flottant de-ci, de-là, quelques têtes de nageurs luttant encore désespérément, indiquaient seules le sinistre.

Et puis des cadavres ballotés par les vagues...

Mais au moment suprême, on eût pu voir une forme blanche, debout contre un des débris du vaisseau brisé, et souriant à la mort, qui était là, tout proche, souriant à des rêves, souriant aux étoiles d'or qui scintillaient au ciel—car le brouillard s'était dissipé—et qui laissaient tomber leur pâle et mystérieuse clarté sur le terrible ensevelissement.

Personne auprès d'elle !...

C'était Carmen...

Perdue dans la nuit, elle n'avait point entendu les appels de M. de Saint-Hyrieix, un des plus ardents à courir vers les canots, et qui, ayant aperçu sa femme devant lui, croyait la rejoindre.

Enveloppée d'un grand peignoir de cachemire blanc, Carmen attendait stoïquement, dédaigneuse d'une lutte impossible, vaillamment résignée.

Cependant, au moment où elle comprit que tout était fini, où la mer, violant le dernier refuge de la jeune femme, allait lécher ses pieds nus, un nom, un cri suprême, monta aux lèvres de Carmen.

Puis, fermant les yeux, elle s'abandonna...

Tout à coup, deux bras l'étreignirent, et la jeune femme se sentit enlacée à un corps d'homme.

Les flots les engloutissaient ; elle sentit qu'ils plongeaient tous les deux, peut-être dans les abîmes sans fond.

Elle resta quelques secondes presque paralysée, comme si, déjà, elle ne vivait plus ; puis elle devint moins insensible...

Elle devina que les deux bras nerveux qui l'avaient saisie la hissaient sur une épave et attachaient solidement par la longue cordelière de soie de son peignoir.

Ensuite, elle comprit qu'elle flottait sur les vagues, comme bercée par leur remous lent et tranquille.

Une impulsion vigoureuse la poussait en avant.

Elle se rendit compte que le bras de quelqu'un, qui nageait derrière elle, dirigeait sa fragile embarcation.

Carmen ne pouvait distinguer les traits de son sauveur, et pourtant, elle était rassurée, presque souriante.

Tout à coup, malgré son inconscience, elle perçut un immense sifflement interrompu et saccadé, pareil au vent qui pleure dans les longs corridors d'un vieux château.

Puis elle fut de nouveau soulevée hors de l'eau, entre les bras qui l'avaient arrachée à l'horrible mort, et déposée sur une sorte de plancher.

L'impulsion qui la dirigeait au milieu des flots avait cessé.

Carmen ouvrit les yeux.

Elle était sur la plate-forme d'une de ces immenses bouées de sauvetage que le génie maritime place à quelque distance des grands ports.

Le sauveur prenait place à côté d'elle.

Haletant, à bout de forces, l'homme aurait disparu avec son fardeau, s'il n'avait réussi à atteindre la bouée.

Le ciel et la mer les entouraient encore.

La nuit durait toujours, blanchissante sous la clarté pâlie des étoiles.

Avant que la jeune femme eût pu remercier l'homme qui lui rendait la vie, il l'enlaçait de nouveau et tous deux se retrouvaient au milieu des vagues...

Mais Carmen n'eût plus la sensation d'engloutissement qu'elle éprouvait tout à l'heure. Soulevée par l'eau, elle flottait légèrement.

Les minutes lui paraissaient très longues.

CHOSSES ET AUTRES

—Aux Etats-Unis, on construit, chaque année, 303,000 maisons en moyenne.

—Ce fut en 1784 que l'on imposa la première taxe sur les chevaux en Angleterre.

—Le tiers des habitants du Canada demeure dans les villes, et plus de la moitié des médecins y sont aussi.

—Tout l'or trouvé jusqu'ici en Californie, peut tenir dans une chambre de 40 pieds de long, sur 20 de large et 15 de haut.

—La monnaie en circulation actuellement dans le monde se compose de 3,000,000,000 en or, \$1,005,000,000 en argent et \$4,320,000,000 en papier.

—A Lawrence, Kansas, il y a un pomier qui étend ses branches sur un cercle de cent pieds de diamètre. Le tronc a douze pieds de circonférence.

—La femme, qui a une nouvelle toilette qui lui sied très bien, n'est satisfaite que quand l'homme qu'elle aime le mieux au monde et la femme qu'elle déteste le plus, l'ont vue.

—Dans la région du Klondyke, vers le milieu de l'hiver le soleil se lève de 9.30 h. à 10 h. du matin et se couche de 2 à 3 h. de l'après-midi, donnant environ quatre heures de soleil par jour. Par contre, en mai, le soleil se lève à 3 h. du matin et ne se couche qu'à 9 h. du soir ; en juin il se lève à 1.30 h. a. m. pour se coucher à dix heures et demie du soir.

—Les nouveautés de la mode : En bas de coton les nuances grises et brunes dominent ; il n'est pas douteux que le gris va conserver sa vogue, mais Mme la Mode semble vouloir délaisser un peu de la couleur tan, qui a eu la faveur du public pendant de longues saisons, il faut donc arrêter la trop grande production de cet article. Les bas coton ou fil d'Ecosse, qui ont le pied uni, sont ornés d'une jolie baguette de côté en soie brodée qui se termine dans le haut par une étoile à rayons multiples. Les couleurs préférées dans ce genre sont rouge-rose, lilas, mais et vieux rose. Les bas fil d'Ecosse à jour, sont très demandés, tandis qu'en coton cet article est bien vendu.

The Delineator.—Le numéro de mars de cette Revue contient une foule de choses très intéressantes.

C'est le journal favori des Dames pour les modes. Mais il sait joindre l'utile à l'agréable. Lisez ses articles écrits par les meilleurs auteurs anglais ; ses conseils en cas de fièvre ou de maladies fébriles, ses avis pour rendre agréable le séjour des enfants à la maison et leur garder l'esprit de famille.

De jolis romans complètent cette publication.

L'abonnement n'en est que de \$1. par an ; un numéro, 15c. On s'abonne à : *The Delineator Publishing Co*, 33, rue Richmond, Ouest—Toronto (Ont.).

—Savez-vous, belle dame au cœur si sensible, combien il faut tuer par an de petits oiseaux pour garnir de plumes les chapeaux féminins ? Pas moins de trois cents millions ! Une maison de Londres importe à elle seule, bon an mal an, 400,000 colibris, 6,000 oiseaux de paradis et 500,000 ailes d'oiseaux divers. Une autre maison londonienne a vendu l'année dernière, en quatre mois, 800,000 oiseaux provenant des Indes et du Brésil. Le congrès des ornithologues américains qui vient de se tenir à New-York, proteste énergiquement contre cette tuerie en masse. Vue de ce côté la coquetterie est, en effet, bien laide chose.

MIEUX QUE CELA

La toux, le rhume et même la grippe, la bronchite, la coqueluche, sont guéris par l'emploi du *Baume Rhumal*. Partout 25c.

—Le correspondant du *Daily News*, de Londres, à Constantinople, fait le récit d'un épouvantable massacre de Bulgares, dans les villages de la Macédoine. Les tortures infligées aux victimes sont de la nature la plus terrible.

EN TOUTES SAISONS

Une bouteille de *Baume Rhumal* est nécessaire à la maison, pour couper net tout commencement de rhume.

Tour du monde.—Sommaire du No 8 (19 février 1898)—Six ans d'exploration chez les Indiens du nord de la Colombie ; par M. Joseph de Brettes.—A travers le monde : A Madagascar ; la prise d'Ikongo ; Récit d'un témoin oculaire.—Civilisations et religions : Cinquante années au grand lac Salé.—Grandes courses de terre et de mer ; la dernière expédition du lieutenant Peary ; La météorite du Cap York.—Profils de voyageurs : Ernest Giles, Eugène Zintgraf.—L'expansion coloniale : Kassala.—Livres et cartes.—Les Revues étrangères ; Voyage aux volcans de Java ; par M. Jules Leclercq (Bulletin de la société royale belge) ; Conflit entre Peary et le capitaine Sverdrup.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA VERITE PURE

On ne peut trouver pour guérir le croup et les affections de la gorge et des poumons, un remède aussi bon et aussi rapide que le *Baume Rhumal*.

NOUVELLES A LA MAIN

Le docteur X... raconte, devant Cadet qu'il obtint des résultats merveilleux du régime lacté. Seulement il conseille à ses clients d'alterner la nature du lait, tantôt celui de chèvre, tantôt de vache, tantôt d'ânesse.

—Mais alors, conclut Cadet, vos malades doivent aller de pis en pis pour se porter de mieux en mieux.

**

—Avez-vous quelque expérience dans le commerce des porcelaines ? demandait un marchand à un jeune homme qui se présentait comme commis.

—J'ai l'expérience de plusieurs années, —Que faites-vous quand il vous arrive de casser quelque pièce de valeur ?

—D'habitude je remets les morceaux ensemble de mon mieux, et je place la pièce à un endroit où le client est sûr de la faire tomber à terre.

—C'est bien, je vous prends chez moi.

**

Betty, une brave Irlandaise, d'une intelligence plutôt... moyenne et qui était lasse de coiffer sainte Catherine, s'en vint un jour trouver le pasteur de la petite ville qu'elle habitait.

—Combien prendriez-vous pour... me marier ?

—Le prix ordinaire est de cinq shillings, répondit en souriant le ministre. Le visage de l'Irlandaise s'épanouit ; elle remercie et s'éloigne.

Le dimanche suivant, à la fin du service, le révérend est accosté par Betty, en ses plus beaux atours.

—Vous voilà, mon enfant ?

—Je venais... vous savez... pour le mariage.

—Bon, mais où est le fiancé ?

Son interlocutrice le regarde avec stupeur.

—Le fiancé : balbutie-t-elle.

—Mais, oui, le fiancé ; il me semble que sa présence est assez nécessaire.

Et Betty, au comble de l'ébahissement et d'une voix pleine de dépit :

—Mais alors, dans les cinq shillings, l'homme n'est donc pas compris !

**

Un monsieur dont la femme est en proie à une indisposition subite demande à être mis en communication téléphonique avec son médecin.

Le monsieur.—Ma femme se plaint de douleurs dans les membres et d'un violent mal de tête...

Le médecin.—C'est sans doute l'influenza.

Le monsieur.—Que faut-il faire ?

A ce moment, l'employé du bureau central change par erreur la communication, et le monsieur ahuri reçoit la réponse d'un constructeur qui donne une consultation au propriétaire d'une chaudière de machine à vapeur.

Le constructeur.—Laissez-la refroidir pendant vingt-quatre heures, puis prenez un marteau et frappez-la sur les côtés vigoureusement. Munissez-vous ensuite d'une lance d'arrosage à forte pression et lavez-la à fond.

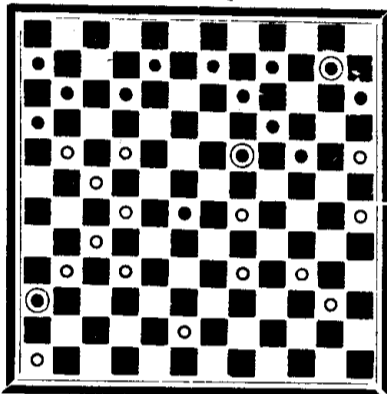
Le monsieur a décidé de ne jamais revoir ce médecin.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 211

Composé par M. J.-B.-H. Mercier, Montréal

Noirs—15 pièces



Blancs—15 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 210

Blancs		Noirs	
60	53	47	60
59	52	58	47
34	28	22	35
37	32	26	37
27	21	15	26
72	65	60	71
69	62	71	32
67	61	55	68
50	45	32	40
57	51	68	46
39	2	26	39
2	43 gagnent		

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarqués et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Trente ans de Succès

GUERISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES et NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

VERSOLITAIRE

par les CAPSULES L. KIRN

à l'Extrait éthéré de FOENICULE MARITIME sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre-Dame

En face du Palais de Justice.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc... conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CAHÈS, Paris

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	28f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger...	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais ; dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ** : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

U. PERREAU

— RELIEUR —

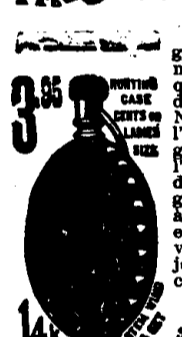
No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'envoyons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'envoyons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
354 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

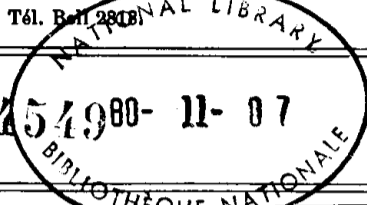
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818

1454980-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

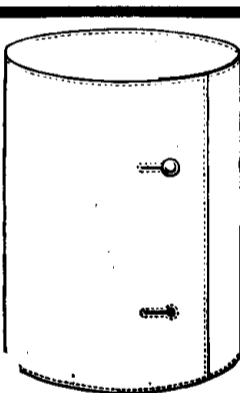
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! !

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

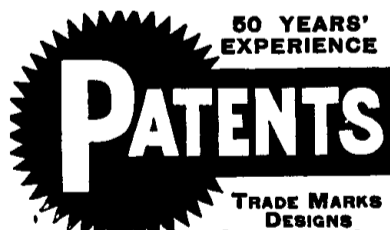
249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Aluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.



Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the **Scientific American.**
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL journal illustré des hommes qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est **LA SAISON** 80, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achete des débetures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

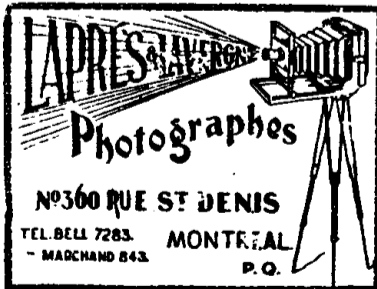
Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION :

60,337

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



No 360 RUE ST DENIS

TEL. BELL 7283

MONTRÉAL

MARCHANT 843

P.Q.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Louiques, départ. 10, r. des Deux-Portes, PARIS. Ph^o MALAVANT, 10, r. des Deux-Portes, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.